SAINTE ODILE

manon lessel

Collection "Belles Histoires et Belles Vies" 22

par MARIE-COLETTE MAINÉ

ÉVÊCHÉ
DE
STRASBOURG

Strasbourg, le 7 Juillet 1954

en la fête de la translation des reliques de Sainte Odile
Patronne de l'Alsace.

Chers enfants,

Lorsque vous viendrez visiter l'Alsace, - ce que je vous souhaite à tous -, vous apercevrez sur un sommet des Vosges une chapelle, surmontée d'une statue. C'est le Monastère de Hohenburg, appelé aussi Monastère du Mont Sainte Odile. C'est une maison où beaucoup d'enfants viennent se reposer avec leurs parents ; c'est un pèlerinage où affluent des milliers de gens, venus de partout ; c'est aussi un lieu de prières, où nuit et jour des hommes, accourus de tous les coins d'Alsace, viennent adorer.

C'est là que vécut, il y a plus de 1200 ans, une bonne sainte, dont beaucoup de petites filles portent le nom : elle s'appelait Odile. Issue de la famille des ducs du pays, elle renonça à tout et

vécut ici dans la prière et dans l'exercice de la charité chrétienne. Son corps, très vénéré par les pèlerins, repose dans la chapelle qui lui est dédiée.

Vous trouverez son histoire racontée dans ce petit livre qui vous plaira sûrement. Vous tâcherez de bien prier Sainte Odile pour votre famille, pour l'Eglise, pour la paix du monde, et vous ferez votre possible d'être vous aussi, comme elle, des enfants du bon Dieu.

L'Evêque de Strasbourg, dans le diocèse duquel a vécu et repose Sainte Odile, vous bénit de tout cœur.

† Jean-Julien Weber,

Evêque de Strasbourg.



1 Strasbourg. Au début de l'après-midi, sur la grande place qui s'étend devant la gare, des cars touristiques sont prêts à partir.

« En voiture, Messieurs, Mesdames, pour Rosheim, Ottrott, le Mont Sainte-Odile, Obernai... en voiture ! ».

Les touristes se décident et, bientôt plein, le car s'ébranle, sort de la ville, et gagne rapidement la campagne.

Tandis que s'estompe dans le ciel clair la flèche de granit rose de la cathédrale, la plaine d'Alsace s'allonge, riante et animée, sous le soleil de printemps.



2 A travers de pittoresques bourgades, bordées de vieilles maisons aux larges solives apparentes, l'autocar traverse ce pays d'Alsace qu'un roi de France, jadis, nommait si joliment « le jardin du royaume ».

Bientôt, comme une ombre bleue, du fond de l'horizon, surgissent les silhouettes des monts vosgiens.

En passant dans un village, le guide désigne un nid où vient de se poser une cigogne. Curieux, tous les voyageurs tendent le cou pour mieux voir cet oiseau qui, pour tous, est l'emblème de la province.



3 Les Vosges ressemblent à des sentinelles géantes qui garderaient la plaine. Un des monts s'avance comme un promontoire ; au sommet, on distingue une massive construction : « Le mont Sainte-Odile », explique le guide.

Bientôt, le car pénètre sous l'ombre des grands sapins qui couvrent les pentes des montagnes. Instinctivement, les voyageurs se taisent. Après la chaleur de la plaine, il fait bon trouver le calme des sous-bois. Il semble que l'on pénètre dans un monde merveilleux.

Après une rude escalade, la voiture débouche sur une petite place devant une porte en ogive. « Sainte-Odile, clame encore le guide... 50 minutes d'arrêt ».



4 A l'heure fixée, les touristes regagnent leur place ; ils ne tarissent pas d'éloges : vue splendide... site admirable... vieilles pierres intéressantes... que de monde !...

Malheureusement, la plupart n'ont fait que se promener en admirant le point de vue ; peu d'entre eux sont allés dans une étroite petite crypte se pencher sur un antique sarcophage de pierre. Encore moins nombreux sont ceux qui ont évoqué la merveilleuse histoire de la petite princesse qui a vécu ici-même, et qui est demeurée la patronne aimée de l'Alsace.



5 Jadis, vers l'an de grâce 670, il n'y avait pas de routes en lacet escaladant les pentes des Vosges ; il existait seulement d'étroits sentiers uniquement fréquentés par les bûcherons et les chasseurs, et encore ceux-ci n'osaient-ils guère se risquer dans l'épaisseur des forêts dont certaines avaient très mauvaise réputation.

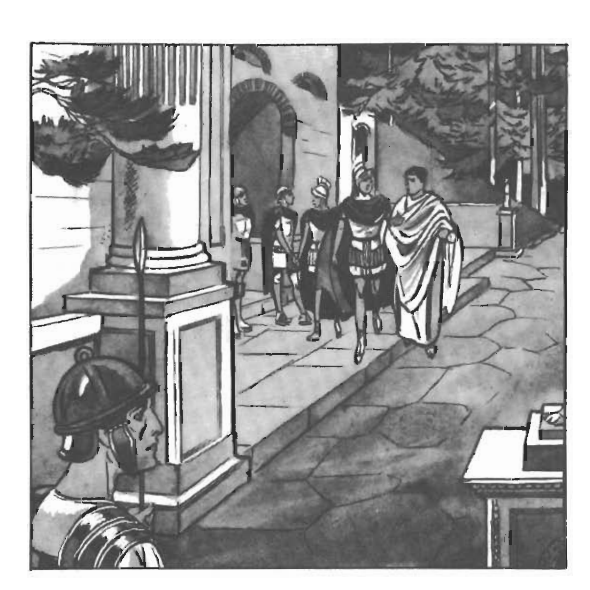
Les bois étaient sauvages, et souvent, entre les fûts des hauts sapins, on apercevait l'inquiétante silhouette d'un ours brun, sans parler naturellement des bandes de loups qui, par les soirs d'hiver, affamés, venaient rôder jusqu'aux villages de la plaine.



6 C'est sans doute en pourchassant l'un de ces fauves qu'un beau matin deux chasseurs arrivèrent au sommet d'un des monts nommé « Altitona ».

Ils ne furent pas peu surpris de découvrir d'imposantes ruines à demi dissimulées sous la végétation qui avait poussé par-dessus. Pourtant, l'endroit semblait désert et peu fréquenté. « Qu'est-ce que cela ? s'écrie l'un d'eux. Qui donc est venu élever une demeure en cet endroit inaccessible ? »

L'autre chasseur réfléchit :



7 « Je crois savoir ce dont il s'agit. Du temps où les Romains occupaient le pays, le Mont était une de leurs plus importantes citadelles. Ceci doit être les reste du « Castellum » ou forteresse qu'ils y avaient construit. Le lieu était habilement choisi.

— Du haut de ce promontoire, ils pouvaient dominer toute la plaine jusqu'au Rhin ; ces Romains étaient astucieux !

— Pas plus que nos aïeux, camarade, riposte l'aîné des chasseurs. Bien avant les Romains, les hommes du pays avaient remarqué ce promontoire et l'avaient occupé, pour la guerre ou pour y célébrer le culte des idoles, on ne sait pas exactement.



8 — Tu as raison, rétorque le plus jeune qui commence à explorer les ruines, voici un mur de construction bien plus ancienne. On dirait les vestiges d'une enceinte. » (1)

Intéressés par leur découverte, les deux chasseurs explorent l'ancienne citadelle.

Malgré son apparent délabrement, il y a encore des pans de mur presque intacts ; aisément les deux explorateurs retrouvent le plan du Castellum ; ils remarquent également une abondance de magnifiques pierres taillées que l'on pourrait facilement utiliser de nouveau.

(1) Les restes de ce mur existent encore de nos jours : on l'appelle le « mur païen ».



9 Soudain, le plus jeune des chasseurs s'immobilise :

« Hé ! Hé ! compagnon, je crois que nous n'avons pas perdu notre temps. Ce lieu me semble répondre exactement aux désirs de notre Duc qui cherche un endroit pittoresque pour se construire une demeure d'été.

— Ton idée est excellente, le seigneur Adalric ne pourrait trouver mieux. Il y a tout ici : le site, la position militaire... et même les pierres pour bâtir. Laissons là notre chasse, et allons vite lui faire part de notre découverte. »



10 Sans plus attendre, les deux amis sautent à cheval et, après un dernier regard sur les ruines, ils foncent à travers la forêt.

Lorsqu'ils atteignent la plaine, le plus jeune se met à rire :

« Belle aventure que la nôtre ! Partis pour chasser le fauve, nous ramenons un château ; la prise est de taille.

— Et qui sait ? ce château deviendra peut-être célèbre... »

L'homme ne croyait pas si bien dire.



11 Depuis longtemps déjà, l'Alsace était érigée en Duché. Le Duc régnant, nommé Adalric, résidait à Enneheim (appelé maintenant Obernai), importante bourgade située non loin des derniers contreforts vosgiens. Il possédait sur la région un pouvoir presque absolu.

D'après les vieilles chroniques, le Duc d'Alsace était un descendant du roi Dagobert.

Adalric était chrétien, comme beaucoup de nobles de l'époque convertis après le baptême de Clovis, mais chrétien surtout de nom, car il avait gardé beaucoup d'habitudes barbares dans sa façon de vivre.



12 En arrivant à Enneheim, dans la villa occupée par le duc d'Alsace, les deux chasseurs font un tel récit de leur découverte, que, dès le lendemain, Adalric enfourche sa monture et, en leur compagnie, retourne visiter la forteresse du mont Altitona.

Le jeune Duc est ravi de cette expédition, en arrivant au sommet vosgien.

Il est, lui aussi, séduit par la situation exceptionnelle de cette immense plate-forme soutenue par un énorme bloc de granit rose qui surplombe toute la plaine. Sur-le-champ, il décide d'y faire construire la magnifique résidence dont il rêve depuis longtemps.

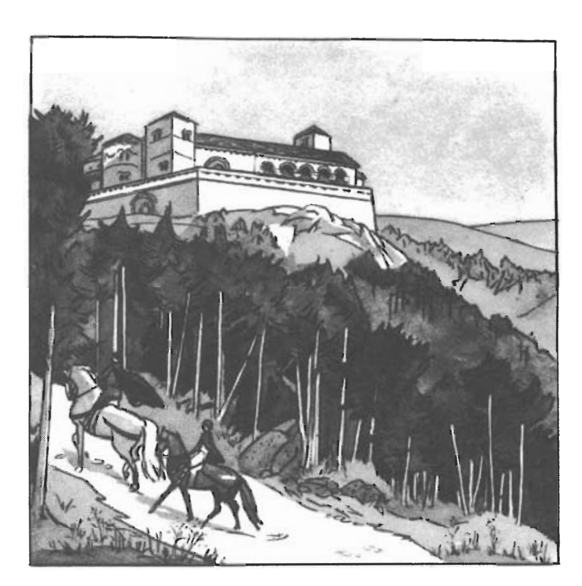


13 En ces temps rudes, on ne reculait pas devant d'énormes travaux.

Sur l'ordre du Duc, une grande foule d'ouvriers de toutes sortes envahissent le Mont Altitona pour y commencer les travaux.

Les sentes forestières sont élargies, agrandies, afin de laisser passer les lourds chariots qui monteront jusqu'au sommet du mont les matériaux nécessaires à la main-d'œuvre.

Heureusement, la matière première est sur place, les pierres du Castellum peuvent presque toutes resservir, et bientôt, après avoir nettoyé les ruines des végétations parasites qui les couvraient, le plan du futur château commence à s'esquisser.

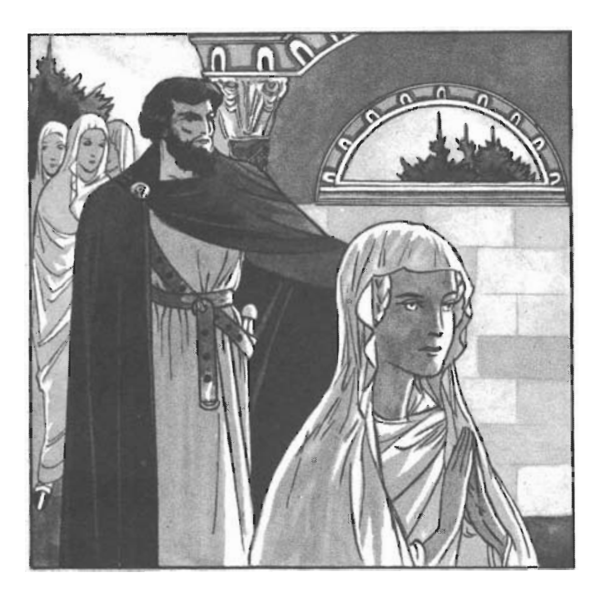


14 Certaines parties de l'ancien Castellum sont encore presque intactes. En déblayant, les ouvriers découvrent les vestiges d'un petit temple rond encore en bon état de conservation.

Le Duc Adalric décide de le transformer en chapelle.

Bientôt, les murs s'élèvent, et c'est un magnifique château fort, un énorme « burg », solidement campé sur le roc et dominant toute la plaine d'Alsace, qui dresse sa fière silhouette au-dessus des crêtes vosgiennes.

Les travaux sont menés bon train. Adalric n'est pas homme à savoir attendre lorsqu'il décide quelque chose.



15 Lorsque le gros œuvre est terminé, Adalric s'empresse de faire aménager le château intérieurement. Il fait mettre des tentures, monter des coffres et des bahuts pour que les salles soient confortables, car il veut y amener Bereswinde son épouse.

Bien que baptisé, Adalric reste un guerrier barbare et parfois cruel, tandis qu'au contraire Bereswinde est une douce princesse profondément chrétienne. Très souvent déjà, elle a usé de son influence pour tenter de calmer les terribles colères de son époux.

La jeune Duchesse prend grand plaisir à venir visiter « Hohenbourg », le « château d'en haut », comme l'appellent déjà les Alsaciens.



16 Il n'y a pas très longtemps que Bereswinde et Adalric sont mariés. Tous deux désirent vivement avoir une nombreuse famille.

Aussi, lorsqu'un jour Bereswinde annonce à son époux qu'elle attend un petit bébé, c'est une cause de grande joie pour le Duc d'Alsace.

Adalric, tout fier, est très impatient d'être papa. Naturellement, il ne doute pas un seul instant que cet enfant ne soit un fils, et déjà pour ce petit qui plus tard lui succédera, il fait de grands projets, expliquant à sa femme comment il lui apprendra à chasser, à batailler et à gouverner.



17 Tout en préparant la layette, Bereswinde écoute en souriant les projets de son mari. Elle, tout bas, se promet de faire de son fils un vrai chrétien.

La naissance est maintenant proche. Afin de faire un nid plus douillet au bébé qui va bientôt naître, Bereswinde redescend dans la villa de la plaine; la vieille maison d'en bas sera plus confortable que le rude burg de la montagne.

Adalric est de plus en plus impatient. Il parle déjà de son fils à tout venant; il est tellement certain de l'arrivée de ce fils !



18 Bien entendu, la bonne nouvelle s'est très vite répandue dans les villages environnants.

Sur les places, près des fontaines, tout en tirant de l'eau, les commères en discutent :

« Notre Duc et sa femme vont avoir un enfant.

— Quelle joie... Sûr ce sera un fils... il ressemblera à sa mère. »

On guette les valets qui vont et viennent aux alentours de la villa afin de leur demander si l'heure de la naissance a sonné. Enfin, ce grand jour tant attendu arrive. Mais que se passe-t-il donc? Au lieu des cris de joie règne un morne silence.



19 Une des suivantes de Bereswinde se glisse timidement dans la grande salle où le Duc attend avec impatience.

« Eh bien, l'enfant est né? »

La servante est toute rouge, elle s'incline dans une grande révérence :

« Oui, Monseigneur, mais... mais... c'est une petite fille.

— Une fille!!!» Adalric fait une vilaine grimace.

La déception est rude. Il souhaitait tellement un fils ! Tout de même, il se reprend : « Bah !... le fils, ce sera pour une autre fois ; c'est aussi très agréable d'avoir une jolie petite princesse. »



20 Déjà, en lui-même, le bouillant Adalric recommence à faire de nombreux projets pour cette fille qui vient de lui arriver.

« Qu'on me l'amène tout de suite. »

La pauvre femme semble prête à pleurer. Le Duc s'aperçoit tout à coup de son attitude embarrassée :

« Eh bien, qu'y a-t-il encore ? J'espère qu'elle est en bonne santé? Allons, réponds.

— Monseigneur, la petite fille est aveugle. »

Le Duc pousse un tel cri de colère que la servante s'enfuit, épouvantée.



21 Cette fois, la déception d'Adalric est terrible. Non seulement il doit renoncer à la joie d'avoir un fils, mais voici que sa fille est aveugle.

Le Duc est humilié, déçu, furieux plus encore ; au lieu d'être saisi de pitié en songeant à ce pauvre bébé déjà infirme, il retrouve les instincts barbares de ses ancêtres.

Sans plus attendre, il ordonne que l'enfant soit mise à mort, et, pour éviter que sa honte ne soit publiée, il ordonne également à ses hérauts d'armes d'aller annoncer par tout le Duché que Bereswinde a mis au monde un enfant mort-né.



22 A présent, cela semble horrible de penser qu'un papa puisse condamner à mort un pauvre bébé mais, il y a 1.300 ans, à l'époque où se situe notre histoire, la vie ne ressemblait pas à celle que nous connaissons. La civilisation chrétienne était encore toute nouvelle, et les habitudes de charité et de pardon ne parvenaient pas à supplanter complètement les coutumes barbares des anciens.

Or, dans les familles nobles, la naissance d'un enfant malade ou infirme était considérée comme une grande honte. Il n'était pas rare de faire disparaître ces petits d'une façon ou d'une autre.



23 Désolés mais obéissants, les serviteurs courent à travers le château porter les ordres d'Adalric.

Lorsque Bereswinde apprend la colère de son mari et sa décision, elle se met à pleurer. Elle, la maman, aime déjà beaucoup sa pauvre petite fille aveugle.

Mais c'est une maman courageuse ; sans redouter la colère du Duc, elle ne craint pas de l'affronter pour implorer sa pitié.

Hélas ! ses supplications sont inutiles. Pour rien au monde, l'orgueilleux Adalric ne veut accepter une fille aveugle. Il considère que pour lui, Duc d'Alsace, c'est un vrai déshonneur.



24 Pourtant, à force de prières, la Duchesse obtient que la petite fille ne soit pas massacrée ; mais le sort que lui réserve son père ne vaut guère mieux.

« Qu'on emmène cette enfant loin d'ici ; que jamais je n'en entende parler, et que jamais non plus elle ne puisse connaître le nom de son père. »

Cette fois, Bereswinde comprend que la décision est irrévocable. Le cœur déchiré, elle se retire afin de préparer le départ de son enfant.

L'attitude de son époux est terriblement dure à accepter : aveugle, la petite fille aurait bien besoin des soins d'une maman !



25 Mais, naturellement, la Duchesse préfère se séparer de son enfant plutôt que de la voir mettre à mort. Que faire ? Il faut agir vite.

La petite princesse doit quitter le château dans le plus bref délai.

Dans son désarroi, Bereswinde s'agenouille, demande à Dieu de lui envoyer sa lumière. Elle prie de toute sa foi.

Très vite, elle se souvient d'une de ses suivantes, une brave femme fort honnête, et qui a quitté la Cour récemment pour se retirer dans son village de Scherwiller.

Cette femme ne refusera certainement pas de venir en aide à la Duchesse.



26 Secrètement, Bereswinde envoie un messager quérir son ancienne suivante.

Sans même connaître le motif de la demande, la paysanne vient tout de suite et trouve Bereswinde en larmes.

Dès que la Duchesse lui a expliqué ce dont il s'agit, la brave femme acquiesce de tout son cœur :

« Bien sûr, je vais la prendre, cette pauvre mignonne, et, avec l'aide de Dieu, je la nourrirai et la soignerai de mon mieux. Allez, ne pleurez pas, elle ne sera pas malheureuse avec moi et je ferai en sorte de vous remplacer auprès d'elle du mieux possible. »



27 Bereswinde remercie, puis elle va chercher la petite aveugle dans son berceau, l'embrasse de tout son cœur une dernière fois, et la remet dans les bras de celle qui va devenir sa nourrice. Il faut faire vite : si le Duc survenait, la petite fille serait en danger.

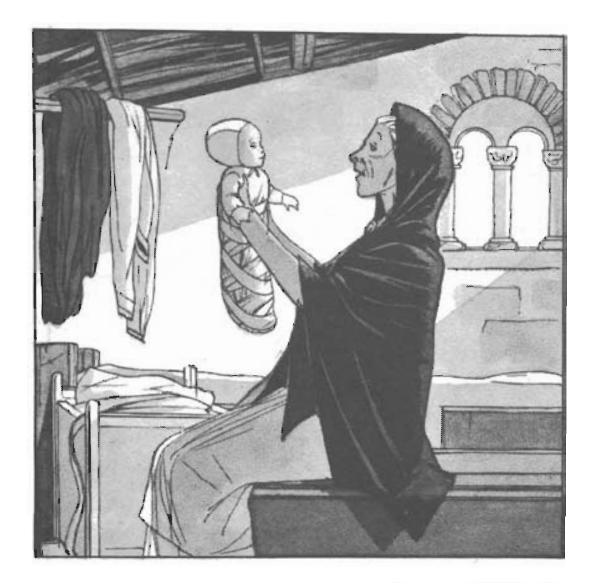
Le plus discrètement possible, la nourrice se glisse hors de la résidence ducale. Dès qu'elle est partie, Bereswinde se met à sangloter. Autour d'elle, il y a des tentures, des tapisseries splendides ; dans ses coffres, elle a de nombreux bijoux. Qu'importent toutes ces richesses, la duchesse d'Alsace est plus malheureuse que la plus pauvre de ses suivantes : elle n'a pas le droit de garder son enfant.



28 Chargée de son précieux fardeau, la nourrice est sortie sans encombre du château.

Elle s'en éloigne le plus vite possible tant elle craint d'être rencontrée par Adalric ou par quelqu'un de sa suite. Même pour traverser la campagne, elle se hâte, et ce n'est qu'après avoir refermé sur elle la porte de sa petite maison que la brave femme respire librement. Enfin, l'enfant menacée est à l'abri du danger.

La vie s'organise. La suivante s'est prise d'affection pour la petite princesse aveugle ; elle la soigne, la dortote, et la petite, en bonne santé malgré son infirmité, devient très vite un magnifique bébé.



29 Malheureusement, il n'est pas possible de cacher la présence de l'enfant. Son arrivée mystérieuse a éveillé la curiosité des voisines, d'autant plus que la nourrice ne veut rien dire. Nul ne sait d'où vient cette petite. Les commères sont bien intriguées.

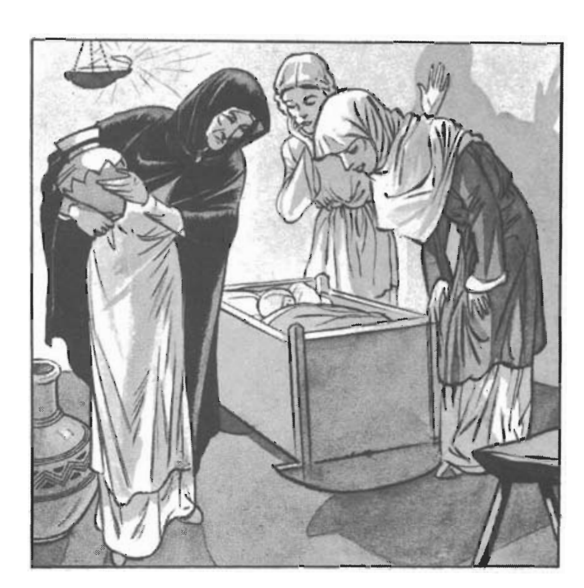
Presque chaque jour, l'une ou l'autre s'en vient frapper chez l'ancienne suivante :

« Bonjour, ma bonne ; beau temps aujourd'hui !

— Oui, beau temps, Bertile.

— Le bébé va bien ?

— Très bien ; elle a encore pris du poids. »



30 Tout en maintenant une conversation à bâtons rompus, la voisine tourne, va et vient, puis s'approche du berceau :

« Quel beau linge ! Ma parole, voisine, tu habilles cette petite comme une fille de prince, car cette toile n'a pas été filée pour gens de notre sorte ; cette petite est donc une enfant de riche ?

— Riche des dons que Dieu lui a faits, voisine, riche de l'amour que j'ai pour elle, c'est déjà beaucoup pour une enfant. »

Pas bête, la nourrice !

Vexée, l'autre n'en demande pas plus et s'en va.



31 Autour du puits, les commères se font part de leurs observations réciproques :

« Savez-vous ce que j'ai découvert ? La petite n'a pas de nom.

— Pas de nom, Jésus, est-ce possible ? »

La femme qui vient d'annoncer cette importante nouvelle se redresse. Elle prend un air mystérieux pour chuchoter tout bas :

« Ou plutôt, c'est un nom que l'on ne peut pas dire. Impossible de rien obtenir de la nourrice. Si la petite était une malheureuse recueillie par charité, la nourrice ne s'inquiéterait pas de nous. Il y a un secret là-dessous. »



32 Ces bavardages se propagent à travers tout le pays. Bientôt des précisions s'y ajoutent, les valets du château d'Enneheim n'ont pas tenu leur langue ; eux savent bien que la fillette annoncée mort-née était bien vivante mais aveugle.

Les gens du village de Scherwiller ont vite fait de rapprocher les deux événements : la fille du Duc était aveugle comme la petite inconnue arrivée secrètement dans leur village. Certains se souviennent que la nourrice était autrefois suivante à la cour du Duc d'Alsace. Et les bavardes sont bien près de découvrir la vérité : le bébé mystérieux est en fait une princesse, la fille du Duc d'Alsace.



33 Depuis qu'elle a pris en charge la petite aveugle, la nourrice vit assez à l'écart; aussi est-elle fort surprise lorsqu'elle apprend tout ce qui se dit de sa protégée. Immédiatement, elle comprend le danger. Si de tels bruits arrivent aux oreilles du Duc, qu'adviendra-t-il de la princesse; comment faire?

Toute seule, elle ne peut rien; il faut prévenir la Duchesse.

A un homme sûr, la nourrice confie un message destiné à Bereswinde : que faut-il faire, car les gens du village ont deviné l'origine de sa nourrissonne?



34 Un matin, la petite maison de Scherwiller reste close. Les voisines ont beau heurter à l'huis, elles n'obtiennent aucune réponse; la porte est solidement fermée et les volets parfaitement joints. La nourrice et sa nourrissonne ont disparu sans que personne ne sache où elles sont allées.

Bien entendu, les bavardages redoublent, mais comme les bonnes femmes du village n'apprennent aucun détail nouveau, petit à petit la grande rumeur d'étonnement s'apaise et le village oublie le mystérieux bébé aveugle.

Les mauvaises langues en sont pour leurs frais.



35 Qu'est-il donc advenu de la princesse d'Alsace et de sa nourrice?

Sitôt prévenue par sa fidèle servante, Bereswinde avait cherché le meilleur moyen de soustraire une fois de plus sa petite fille aux dangers qui la menaçaient.

Rapidement, elle avait pris d'importantes décisions, et, peu de temps après la réception du message, alors que les villages dormaient encore, un grand chariot arrivait à la maison de la nourrice. Habile et prudent, le charretier avait évité tout bruit susceptible de donner l'éveil aux alentours.



36 Devant la maison désignée, l'homme descend de voiture et frappe discrètement à la porte.

A l'intérieur, la nourrice ne dort que d'un œil. Inquiète de cette visite insolite, elle s'approche de la porte et, le cœur battant, demande ce qui se passe.

A voix basse, la bouche collée contre le panneau de chêne, l'homme la rassure :

« N'ayez crainte, bonne femme, aucun danger ne vous menace. Je viens de la part de la Duchesse. C'est la réponse à votre message. »



37 **La nourrice s'empresse d'entr'ouvrir la porte. L'homme se glisse à l'intérieur.**

Dès qu'il est entré, il explique le but de sa mission : Bereswinde demande que la nourrice emmène immédiatement l'enfant jusqu'à un lointain monastère situé dans une province voisine. C'est évidemment le meilleur parti possible.

La nourrice ne perd pas de temps. A la tremblante lumière d'une pauvre chandelle, en hâte, elle prépare les bagages.

A l'époque, les voyages étaient difficiles et dangereux. Lorsque l'on s'absentait pour un certain temps, il fallait prévoir d'importantes provisions, des vêtements et de chaudes couvertures.



38 **Cette fois, les bagages sont encore plus importants car il s'agit de faire effectuer un long voyage à un tout jeune bébé. La nourrice s'affole, il faut partir vite, très vite... l'homme la presse ; en effet, si quelqu'un passait il risquerait de remarquer le chariot arrêté devant la porte.**

Enfin, tout est prêt, vivres et vêtements. Sans s'inquiéter d'elle-même et de tout ce qu'elle va laisser à l'abandon, la nourrice prend la petite aveugle dans son berceau, l'enveloppe chaudement et se déclare prête à partir.

Elle sort de sa maison et derrière elle referme la porte.



39 **A la place de la nourrice, beaucoup auraient hésité. C'est si dur de quitter sa maison, toutes les petites choses auxquelles on tient... pour s'engager dans une aventure qui risque d'être dangereuse.**

Mais l'ancienne suivante de Bereswinde est une femme courageuse qui n'hésite pas devant un devoir, si dur soit-il. Elle considère qu'il faut sauver la petite coûte que coûte; elle la sauvera.

Dès que ses passagères sont installées, l'envoyé de la Duchesse entraîne ses bêtes sans donner l'éveil. Le chariot quitte le village et gagne la campagne.



40 **Le lendemain matin, les voisines étonnées devaient trouver porte close et en être pour leur curiosité.**

La Duchesse avait choisi le monastère de Palma, près de Besançon, pour y envoyer sa fille (cet endroit porte à présent le nom de Baume-les-Dames).

Bereswinde savait ce qu'elle faisait en obligeant sa fille à un si long voyage, car sa propre tante était Abbesse de ce monastère.

Néanmoins, tandis que la voiture s'éloignait, il est très probable que, dans le secret de sa chambre à Ennehein ou à Hohenbourg, la Duchesse priait pour la réussite du voyage.



41 Si le voyage est long, il est aussi périlleux. Certains chemins sont peu sûrs. Les histoires de brigands que l'on raconte aux veillées ne sont pas que des légendes ; de plus les voyageurs doivent éviter d'éveiller les soupçons, ou même la simple curiosité des habitants lorsqu'ils traversent un village.

Il faut aussi faire reposer les bœufs qui se fatiguent, procurer de la nourriture fraîche à la petite aveugle. Que de tracas pour la bonne nourrice et son guide !

Enfin, la Providence veillant, les voyageurs parviennent à l'abbaye de Palma.



42 Là, les religieuses s'empressent auprès des voyageurs. Mais la nourrice réclame l'Abbesse :

« Je veux voir votre Supérieure, et la voir seule. »

L'Abbesse arrive, intriguée, et la nourrice, après lui avoir expliqué toute l'histoire, a la joie de remettre, saine et sauve, la petite aveugle dans les bras de sa grand-tante.

Sa mission est accomplie. Désormais la fille du Duc Adalric sera à l'abri des colères de son père.



43 L'enfant est maternellement accueillie par les religieuses. L'Abbesse n'a pas révélé sa véritable origine ; les Sœurs savent simplement qu'il s'agit d'une enfant malheureuse ; cela leur suffit pour l'aimer de tout leur cœur.

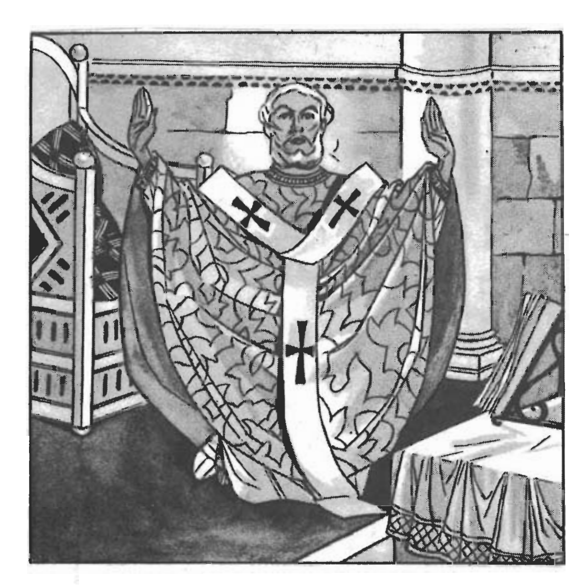
La fidèle nourrice, profondément attachée à sa fille adoptive, désire ne pas s'en séparer ; elle demande et obtient d'habiter près du monastère.

Bien entourée, la petite fille grandit ; malgré son infirmité, elle est très intelligente et s'intéresse à tout ce qui se passe autour d'elle. Ravies de la voir si curieuse, les religieuses, des femmes très cultivées, ont plaisir à commencer son éducation.



44 En apparence, tout est calme au monastère de Palma. Pourtant un mystère subsiste : la petite princesse n'a pas de nom. Et cela parce que personne n'a songé à la faire baptiser.

Est-ce que ce sont les événements tragiques de sa venue au monde qui ont empêché de lui conférer le sacrement des fils de Dieu ? Les vieilles chroniques qui racontent l'histoire de sainte Odile ne nous disent rien là-dessus. Ce qui est certain, c'est qu'arrivée à l'âge de 14 ou 15 ans, la petite aveugle n'a pas encore reçu le saint baptême.



45 Or, à la même époque, de l'autre côté du Rhin, vivait un saint évêque, nommé Erhard. Il parcourait la Bavière pour achever la conversion des peuples encore barbares.

Un jour, Dieu parla en son cœur, lui faisant connaître qu'il existait au monastère de Palma une jeune fille aveugle, non baptisée. Dieu ordonnait à l'évêque d'aller la baptiser en lui imposant le nom d'Odile. En même temps, Erhard recevait l'assurance qu'après le baptême la jeune fille recouvrerait la vue.



46 L'évêque Erhard se mit aussitôt en route, très désireux de connaître la petite fille pour qui Dieu manifestait tant de sollicitude.

Ayant franchi le Rhin et traversé l'Alsace, il prend au passage son frère l'évêque Hydulphe qui demeure à l'abbaye de Moyen-Moutier.

Les deux voyageurs, en arrivant à Palma, demandent à voir l'Abbesse et lui expliquent l'objet de leur mission. Une telle faveur est une grande joie pour la communauté.

Les deux évêques demandent ensuite à s'entretenir avec la jeune aveugle et, l'ayant interrogée, ils se rendent compte qu'elle pense et agit en vraie chrétienne.



47 Ravis de la trouver en si parfaite disposition, ils fixent la cérémonie à une date très rapprochée.

Le matin du baptême, toute la communauté est en fête. La chapelle est illuminée comme aux plus beaux jours. Les religieuses ont allumé de nombreux cierges et mis des fleurs partout.

A l'époque, on baptise par immersion, c'est-à-dire que tout le corps du baptisé est plongé dans l'eau.

Comme dans la plupart des églises, il existe à Palma, dans le fond de la chapelle, une petite cavité remplie d'eau, spécialement réservée à cet usage.



48 Malheureusement, Odile ne peut rien voir de tous ces préparatifs. Pourtant, elle rayonne de joie lorsqu'on la fait descendre dans le baptistère.

Très lentement, l'évêque Erhard prononce les paroles rituelles : « Odile, je te baptise, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » (1). Ensuite, prenant du Saint-Chrême, il lui touche les paupières en disant : « Au nom de Jésus-Christ, que les yeux de ton corps s'ouvrent comme sont ouverts ceux de ton âme. »

Surprises par ce geste, les religieuses retiennent leur souffle. Que va-t-il se passer ?

(1) Ce nom d'Odile, ou Ottilia, imposé par l'évêque signifie « Lumière de Dieu ».



49 Le moment est solennel. Un grand élan de foi passe sur toute l'assemblée.

Sous le doigt de l'évêque, les yeux d'Odile s'animent, ses prunelles ternes et fixes deviennent brillantes.

« Elle voit ! ! ! »

L'assistance est bouleversée.

Non seulement Odile est chrétienne, mais elle est délivrée de sa pénible infirmité. Quelle joie !

D'une seule voix, toutes les religieuses entonnent un chant de reconnaissance, tandis qu'émerveillée la petite princesse promène son regard clair sur l'assemblée.



50 On devine quelle peut être la joie d'Odile...

Ses premiers regards sont pour l'évêque, les religieuses qui assistent à son baptême, la chapelle.

Puis les découvertes continuent. Il y a tant de merveilles qu'elle ne connaît pas : le ciel, ses couleurs changeantes, les fleurs, les arbres, les bêtes, les horizons bleus des lointains, la nuit, la claire nuit tapissée d'étoiles d'or.

Il lui faut apprendre à reconnaître les couleurs et les noms des choses qu'elle ne connaissait que par description. Avec des yeux, tout est bien plus beau.



51 Sa mission accomplie, l'évêque Erhard songe à quitter Palma.

Avant de partir, il bénit Odile une dernière fois et lui remet une précieuse petite cassette qui contient des reliques de Saints. Puis il recommande encore la jeune fille à la Mère Abbesse.

Profitant de cet entretien, la Supérieure révèle aux deux évêques le secret de la naissance d'Odile. Surpris, Erhard décide d'informer le Duc du miracle qui a suivi le baptême de sa fille ; peut-être une telle faveur de Dieu fera-t-elle céder le terrible orgueil du Duc d'Alsace ?

C'est Hydulphe qui se charge de cette visite. Tandis que son frère rentre en Bavière, lui se rend en Alsace.



52 A Hohenbourg, l'évêque va trouver le Duc Adalric et lui raconte les grands événements qui viennent de se dérouler à Palma.

En apprenant la guérison de sa fille, Adalric se réjouit, mais il se refuse à faire venir Odile près de lui.

Pourquoi un tel entêtement ? Probablement parce qu'Adalric, tenu par son orgueil, refuse de reconnaître ses torts. Il faudrait qu'il explique à tout le monde son mensonge d'autrefois.

De plus, il a maintenant quatre fils et une fille. Il a oublié le bébé aveugle qu'il n'avait pas même daigné regarder.



53 Odile demeure donc à Palma.

Le refus de son père lui cause, certes, un grand chagrin, mais elle espère qu'un jour Dieu touchera le cœur d'Adalric et qu'elle pourra connaître sa famille.

En attendant, elle profite de ses yeux tout neufs pour compléter son instruction. A quinze ans, elle apprend à lire, puis à écrire.

Très intelligente et fort appliquée, l'adolescente fait de rapides progrès. Elle est heureuse de pouvoir lire elle-même les saintes Ecritures.



54 Maintenant qu'elle est grande et qu'elle n'est plus infirme, Odile mène la vie des religieuses.

Elle partage ses journées entre les Offices à la Chapelle, l'étude, les travaux de la maison et, surtout, le soin des pauvres et des malades qui viennent frapper à la porte du monastère. Vivant parmi les moniales, Odile se considère comme l'une d'elles.

Elle pense que Dieu a fait pour elle tant de miracles que pour L'en remercier, ce n'est pas trop de Lui consacrer toute sa vie.



55 Pendant toutes ces années, la nourrice d'Odile avait vécu paisiblement pas bien loin de l'abbaye.

Peu de temps après le baptême, elle tomba malade. Odile, immédiatement, demanda l'autorisation de la soigner.

Jusqu'à la mort de la pauvre femme, elle resta près d'elle, sans qu'aucun soin ne la rebute, et c'est elle qui reçut son dernier soupir.

Connaissant maintenant la noble origine d'Odile, les religieuses étaient émerveillées de son dévouement.



56 Après la mort de sa nourrice, malgré l'affection de ses compagnes et des religieuses, Odile se sent très seule. Elle a l'impression d'être maintenant une véritable orpheline.

Jadis, la vieille femme lui parlait de sa famille, du château dressé au sommet des Vosges; elle lui parlait de sa mère Bereswinde si douce et si bonne. Elle lui parlait même du fier Duc Adalric, et Odile en écoutant ces récits avait l'impression de connaître un peu les parents et les paysages qu'elle n'avait jamais vus.

De plus en plus, Odile souffre de ne pas connaître sa vraie famille.



57 La distance entre Palma et Hohenbourg représentait à l'époque un très long voyage et les communications étaient rares. Pourtant, les nouvelles n'en circulaient pas moins.

Odile, tout en servant les pauvres et les voyageurs qui venaient s'abriter à l'abbaye, entendait souvent parler de l'Alsace, voire même du Duc Adalric et de sa famille. C'est ainsi qu'elle apprend à connaître les siens ; elle a une sœur, Roswinde, et quatre frères : Hugon, Adalbert, Etichon et Batachon.

Aujourd'hui de tels noms peuvent nous faire sourire. Pourtant, c'est avec beaucoup d'affection qu'Odile les répète tout bas.

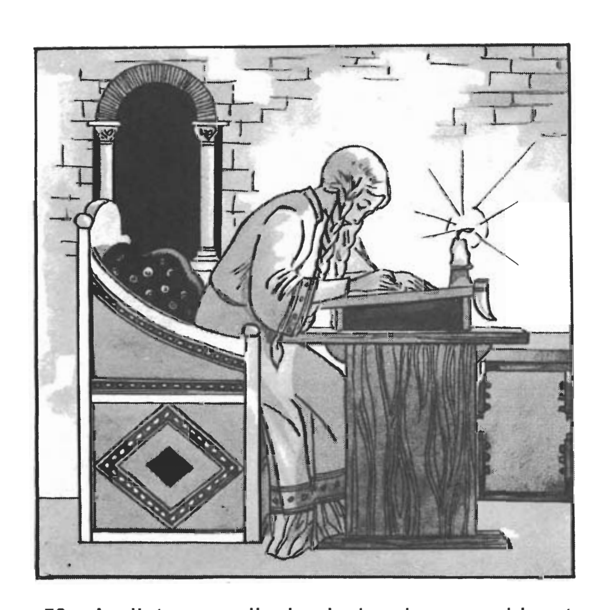


58 Lorsqu'en circulant parmi les voyageurs, Odile entend prononcer l'un de ces noms, son cœur bat très fort, elle écoute de toutes ses oreilles.

« Eh ! compagnon, n'êtes-vous point passé par le château d'Alsace? Il y a là une noble dame accueillante à tous ceux qui viennent à elle.

— Oui-da, riposte un autre, j'y suis allé souvent ; je la connais bien, elle et ses grands fils ; elle est très bonne et quels beaux enfants elle a. L'aîné, Hugon, est déjà un hardi chevalier. »

Odile a remarqué que, très souvent, le nom de ce jeune frère de 17 ans, Hugon, revient dans les conversations des pauvres gens.



59 A distance, elle le devine beau, noble et généreux. Au fond de son cœur elle l'aime comme si elle le connaissait déjà. Elle voudrait tant le connaître vraiment !

Un jour, n'y tenant plus, Odile écrit une longue lettre toute pleine d'affection. Mais comment faire parvenir ce message en toute sécurité ?

Soudain elle a une idée. Ses yeux tombent sur une corbeille où s'entassent les ouvrages auxquels elle travaille de temps en temps. Elle plie soigneusement sa lettre et enroule autour tout un écheveau de soie. Ainsi dissimulée, il y a de grandes chances pour que la lettre parvienne à son destinataire.



60 Le peloton dans sa poche, Odile descend dans la salle de l'hostellerie. Justement, cet homme assis là-bas au coin de la cheminée dit se rendre en Alsace !

« Dites-moi, brave homme, vous passez par l'Alsace ?

— Eh oui, demoiselle. Je vais même plus loin mais mon chemin passe par le pays aux cigognes.

— Ne pourriez-vous faire un détour et vous charger d'une commission ?

— Bien volontiers, demoiselle. Où voulez-vous que j'aille ?

— Tâchez de joindre Hugon, le fils du Duc Adalric, et remettez-lui ceci. »



61 L'homme prend le paquet et le range dans sa besace. Il promet de faire la commission. Odile le remercie.

Peu de temps après, le voyageur reprend sa route. Longtemps Odile le suit des yeux : cet homme emporte tout son espoir.

Parviendra-t-il jusqu'au château d'Hohenbourg ? Les voyages sont longs et dangereux. Le messager peut être attaqué. Il peut aussi oublier ou changer d'itinéraire en cours de route. Et si quelqu'un se mettait à dévider le peloton de soie ? Odile est inquiète. Aussi, de tout son cœur, elle se met à prier.

Mais la Providence veillait et le petit peloton de soie parvint sans encombre jusqu'à Hugon.



62 C'est avec une profonde émotion que le garçon prend connaissance de la lettre. Depuis quelque temps Bereswinde avait révélé à ses enfants l'existence de leur sœur aînée, ainsi que l'histoire prodigieuse de son baptême.

Le jeune homme, loyal et généreux, pense qu'un tel exil ne doit plus continuer. Directement, il va trouver le Duc.

« Père, j'ai une prière à vous adresser. »

Le Duc regarde avec complaisance ce fils dont il est fier.

« Parle, mon fils, si ce que tu me demandes est en mon pouvoir, je te l'accorderai.

— Vous le pouvez, mon père. »



63 Mais à peine Hugon a-t-il prononcé le nom d'Odile que le terrible seigneur fronce les sourcils ; violemment il interrompt les explications du jeune homme.

« J'interdis absolument que l'on me parle de cette fille. »

Inutile d'insister ; Hugon se retire tout triste. Il ne cesse de penser à sa sœur et de chercher le moyen de la faire rentrer en grâce.

Un jour, il croit avoir trouvé : « Je vais faire venir Odile, se dit-il. Lorsque mon père la verra, il ne la repoussera pas. »

En grand secret, Hugon envoie donc à Palma un char et une escorte chargés d'amener Odile à Hohenbourg.



64 Lorsque les messagers d'Hugon arrivent au couvent, Odile se réjouit. Enfin, elle va pouvoir connaître ses parents et son beau pays.

Mais il faut quitter Palma et sa tante l'Abbesse, les religieuses, les vieux murs et les jolis paysages qu'elle a regardés pour la première fois. C'est dur. Il en est souvent ainsi : pour une joie, on doit en sacrifier une autre.

Odile part, courageuse et confiante, et après de longs jours de voyage, elle arrive enfin en terre d'Alsace. Il lui semble reconnaître son pays.

Et voici qu'un matin elle aperçoit la fière silhouette d'Hohenbourg qui se découpe sur le ciel.



65 Tout en haut des créneaux, Hugon guette l'arrivée de sa sœur, se demandant comment le Duc accueillera son initiative.

Soudain, la voix joyeuse d'Adalric l'interpelle : « Par mon martin ! (1) tu es bien souvent tourné vers la vallée en ce moment. Attendrais-tu quelque visiteur ? »

Hugon, troublé, ne répond pas. Le Duc se penche à son tour :

« Hé ! j'ai donc deviné juste. Voici des voyageurs. »

Le cortège est maintenant proche ; avec stupeur, le Duc d'Alsace reconnaît son char et ses soldats.

(1) Expression très ancienne signifiant « Par mon bâton ».



66 Le Duc fronce les sourcils : « Qu'est-ce à dire ? »

Courageusement, Hugon fait face à son père : « C'est notre sœur Odile qui vient vers nous. »

Hugon avait espéré que la préférence que lui témoignait son père adoucirait sa colère et qu'ensuite la présence d'Odile arrangerait tout.

Adalric est furieux. Que va-t-il se passer quand Odile arrivera ? Pour épargner sa sœur, le garçon s'agenouille :

« Père, n'en veuillez pas à votre fille, moi seul suis responsable de son retour ; permettez qu'enfin elle reprenne parmi nous la place à laquelle elle a droit. »



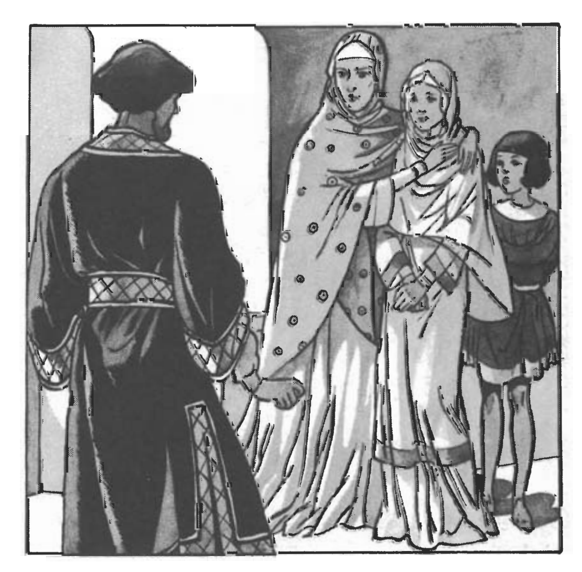
67 Sans rien vouloir écouter, le Duc, plein de rage, lève son bâton et brutalement frappe le garçon qui s'écroule inanimé.

Au même instant, Odile parvient au château.

Dégrisé en voyant son fils blessé, le Duc est honteux. Son cœur dur et orgueilleux s'attendrit, et c'est avec une grande émotion qu'il accueille Odile.

En apprenant la nouvelle, Bereswinde accourt. De tout son cœur maternel, elle embrasse sa fille, la regarde, l'embrasse encore, s'émerveillant de la trouver si grande et si belle.

Roswinde et les autres garçons à leur tour se réjouissent d'accueillir leur aînée.



68 Pour l'instant, tout est à la joie. Odile remercie Dieu de lui avoir rendu sa famille.

Cela ne devait pas durer longtemps.

Adalric a pourtant accueilli paternellement sa fille. Que se passe-t-il dans son cœur et dans sa tête ? Peut-être, après un instant de surprise et de bonté, l'orgueilleux Duc a-t-il honte d'avouer les torts qu'il a eus envers cette fille ? On ne sait pas.

De nouveau, le farouche seigneur repousse Odile. Il ne la renvoie pas au loin, mais il la relègue dans une dépendance du château avec quelques religieuses âgées qui s'y sont réfugiées.





69 Bereswinde et ses enfants protestent, mais encore une fois Adalric est inflexible.

Devant cette nouvelle injustice, Odile se tait. Lorsqu'elle est venue à Hohenbourg, ce n'était ni pour les fêtes, ni pour les chasses, mais pour connaître sa famille.

Puisqu'elle peut jouir de la présence de sa mère et de ses frères, elle s'accommode volontiers d'une vie retirée.

La jeune fille s'organise. Malgré son peu de ressources, elle s'arrange pour aider ceux qui sont encore plus malheureux qu'elle.

Seule, l'hostilité manifestée par son père lui fait de la peine.

70 Un matin, en traversant une des cours du château, le Duc aperçoit une mince silhouette recouverte d'un voile sombre. En s'approchant, il reconnaît Odile.

Devant son père, la jeune fille est un peu effrayée ; maladroitement, elle tente de dissimuler un petit vase. Elle semble si douce et si timide que, malgré lui, Adalric l'arrête :

« Que fais-tu là, ma fille ?

— Père, j'emporte un peu de farine pour faire le pain d'une malade. »

Le Duc est enfin touché par tant de bonté ; il comprend tout à coup combien il aime sa fille. S'approchant d'Odile, il la prend par la main et l'entraîne doucement.





71 « Ma chère Odile, tu vas quitter cette retraite indigne d'une princesse. Désormais, je veux que tous te connaissent comme ma fille. »

Le Duc d'Alsace est un homme tout d'une pièce. Du jour au lendemain, après avoir repoussé sa fille, il la conduit à la Cour, exigeant qu'elle soit de toutes les fêtes et de toutes les réceptions.

Encore une fois, Odile doit changer sa façon de vivre ; obéissante, elle se prête aux volontés de son père. Toujours douce et souriante, elle assiste aux fêtes, aux banquets, prend part aux chasses, en un mot, mène absolument la vie des jeunes filles riches de ce temps-là.

72 Certes, Odile est heureuse. Elle vit désormais avec tous les siens et son père la comble de cadeaux, mais la vie de la Cour lui semble trop agitée. Elle regrette la paix et les longues heures de prière connues à Palma.

Parfois, en pleine fête, Odile se sent loin, elle trouve vraiment inutile toute cette agitation.

Depuis son baptême, la jeune fille se considère comme consacrée à Dieu ; elle désire donc mener la vie d'une religieuse.

N'y tenant plus, elle demande à son père l'autorisation de retourner au monastère. Mais Adalric tient à la présence de sa fille ; il refuse absolument de la laisser partir.



73 Puisqu'il en est ainsi, Odile s'organise au mieux, pensant que le refus de son père doit être une marque de la volonté du Bon Dieu.

La jeune fille cherche à mener une vie qui, au lieu d'être uniquement consacrée aux fêtes et aux distractions, fasse une large place au soin des pauvres et des malades.

Elle le fait avec tant de bonté que bientôt sa réputation s'étend au delà de l'ancien mont Altitona. Les pauvres gens viennent de très loin pour voir la demoiselle d'Hohenbourg.

Sans faire de grands discours, simplement par son exemple, petit à petit, Odile parvient à faire de son père et de ses frères des chrétiens plus accomplis.



74 Odile est maintenant une grande et belle jeune fille. Certes, elle n'est pas coquette. Néanmoins, pour ne pas se faire remarquer, elle s'habille selon la mode de son temps et suivant le rang qu'elle doit occuper à la Cour de son père.

La jeune princesse porte de longues robes brodées, coiffe ses cheveux blonds en deux grandes tresses qui, sous l'étroit diadème, lui encadrent joliment le visage. Elle a des voiles très fins et son père lui fait cadeau de nombreux bijoux.

La Cour du Duc Adalric est très fréquentée ; on le connaît pour un seigneur généreux, accueillant et surtout riche.



75 A Hohenbourg, comme dans tous les grands châteaux, se trouvent de nombreux jeunes gens.

Ce sont les fils des seigneurs voisins venus à la Cour d'Adalric pour apprendre le métier des armes. En compagnie d'Hugon et de ses frères, ils chassent et s'entraînent à manier l'épée.

Certains d'entre eux ont remarqué Odile. Ils la trouvent jolie, aimable et bonne. Ils souhaitent en faire leur femme.

Parmi ces garçons, un jeune Prince de Germanie se pose nettement en prétendant.



76 Un matin, il va trouver le Duc et sa femme pour leur demander la main d'Odile.

Adalric et Bereswinde réfléchissent. L'union semble bien assortie. Odile est d'âge à prendre un époux, elle ne pourrait trouver mieux que ce sympathique jeune homme issu d'une noble famille.

Le Duc d'Alsace donne au Prince une réponse favorable.

C'était alors la coutume de décider les mariages sans prendre l'avis des jeunes filles ; elles acceptaient avec plus ou moins de joie le mari que leurs parents leur destinaient.



77 Cette façon de procéder était encore plus courante lorsqu'il s'agissait d'une Princesse, car alors les raisons politiques, bien plus encore que les goûts de la jeune fille, guidaient les parents dans le choix d'un fiancé.

Mais Odile ne désirait pas du tout se marier. Depuis son baptême, nous l'avons dit, elle avait décidé en son cœur de consacrer sa vie à prier et à servir les autres.

Elle est donc très étonnée lorsqu'un jour son père la fait venir et lui annonce qu'il l'a promise au Prince de Germanie.



78 Odile proteste :

« Père, vous savez bien que c'est impossible, je ne désire pas me marier.

— Jamais tu ne trouveras un mari semblable ; ce Prince me convient sous tous les rapports.

— Mais, Père, riposte encore Odile, le mari m'importe peu. Vous savez que je veux consacrer ma vie au Bon Dieu. »

Adalric ne prête guère attention aux désirs de sa fille. Ce mariage lui convient, il s'accomplira.

« Apprête-toi à devenir bientôt la femme du Prince. Je ferai faire de grandes noces et tu seras une épouse riche et heureuse. »



79 Bien qu'il soit un peu moins coléreux qu'au temps de sa jeunesse, Adalric reste néanmoins un homme autoritaire. Odile ne sait comment fléchir sa volonté.

Après avoir réfléchi durant plusieurs jours, elle comprend que son père ne cédera pas. Déjà, il commence à prendre toutes les dispositions en vue du mariage.

A son tour, Odile prend une grave décision. Par une belle nuit, alors que tout le château est endormi, la jeune fille dépose ses vêtements de Princesse. Elle met de simples habits qu'elle s'est procurés : une tunique de femme du peuple, un large manteau, et se couvre d'un voile épais.



80 Ainsi vêtue, elle sort de sa chambre, se glisse doucement le long des couloirs.

Sans faire de bruit, elle ouvre la lourde porte du château et traverse la cour. Il reste à franchir la dernière enceinte. C'est le plus difficile car le porche est gardé jour et nuit par des hommes d'armes.

Heureusement, ils ne sont pas très stricts. La région est paisible et il y a de fréquentes allées et venues aux abords du château.

Sous ses pauvres habits, Odile passe sans être inquiétée, les gardes la prenant pour une des femmes qu'elle secourt habituellement.



81 Hors de l'enceinte, elle se sauve rapidement. C'est une fille courageuse. Malgré la nuit noire et en dépit des réels dangers présentés par la forêt, elle s'engage résolument dans les petits sentiers qui serpentent entre les sapins.

Au bas de la montagne, Odile hésite un instant. Où va-t-elle aller ? Le plus simple serait de retourner à Palma, dans le cher vieux monastère, mais ce n'est guère possible. Lorsque le Duc s'apercevra de son absence, il la fera sûrement rechercher, et pensera tout naturellement à faire visiter l'abbaye.

Odile doit fuir le plus loin possible.



82 Elle décide de se sauver jusqu'au-delà du Rhin.

C'est la solution la plus sage, mais c'est une bien grande distance à franchir. Il faut traverser toute la plaine en évitant les villages, car nombreux sont maintenant les paysans qui connaissent la fille du Duc.

Sans prendre garde à sa fatigue, Odile presse l'allure ; elle a hâte de mettre le fleuve entre elle et ses poursuivants éventuels.

Enfin, voici le Rhin ; il s'agit maintenant de le franchir. Odile suit le fleuve jusqu'à ce qu'elle trouve un passeur qui, moyennant une pièce de monnaie, consent à la mener sur l'autre rive.

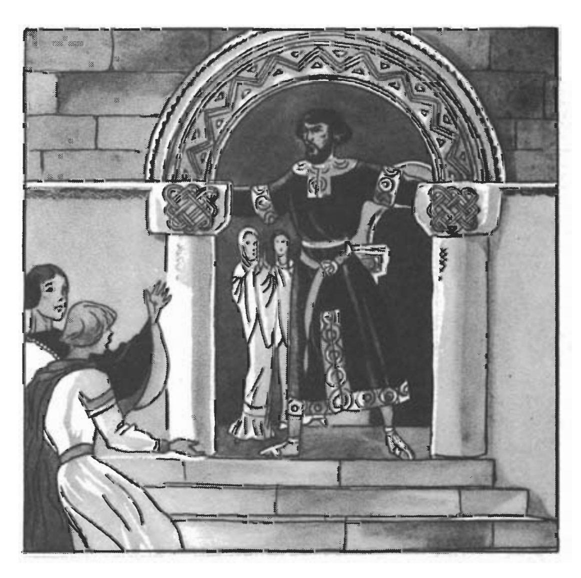


83 Odile saute dans la barque ; le courant est rapide mais l'homme manœuvre habilement.

Tout en luttant pour faire avancer sa barque, il observe sa passagère. Malgré ses vêtements modestes, cette jeune fille a grande allure. Le marinier voudrait bien l'interroger, mais il ne sait pourquoi la réserve de la fugitive l'intimide.

Arrivée de l'autre côté du Rhin, Odile remercie puis s'éloigne.

Pendant ce temps, à Hohenbourg, une suivante a trouvé vide la chambre d'Odile ; c'est assez étrange, car habituellement la jeune fille ne sort point si matin de son appartement.



84 Après avoir cherché dans tout le château, la femme est obligée de se rendre à l'évidence : Odile a quitté Hohenbourg.

La servante va bien vite avertir le Duc et la Duchesse.

Le Duc fronce les sourcils. Que signifie cette absence ? Il ordonne de nouvelles fouilles, mais servantes et valets ont beau clamer le nom d'Odile dans toutes les salles et même dans les bois d'alentour, la jeune fille reste introuvable.

Adalric comprend : craignant le mariage qu'il voulait lui imposer, Odile a préféré s'enfuir. Une fois de plus, le Duc d'Alsace se met en colère.



85 « Je rattraperai cette entêtée ! crie-t-il. Que l'on selle d'urgence les chevaux. »

Les valets s'empressent. Il ne fait pas bon lambiner lorsque le maître est en colère. Dès que l'escorte est prête, Adalric saute en selle et fonce à travers les bois.

Certainement, Odile n'a pas eu le temps de prendre beaucoup d'avance ; en faisant vite, on doit pouvoir la rejoindre bientôt.

L'escorte dévale le mont à toute allure. Adalric, en tête, éperonne son cheval. Déjà, il voudrait avoir rattrapé sa fille pour la forcer d'obéir à ses ordres.

Bientôt, la petite troupe débouche dans la plaine.



86 Pour ces hommes de guerre habitués aux chasses et aux poursuites, ce n'est pas difficile de retrouver la piste de la fugitive. Les voyageurs ne sont guère nombreux. Rapidement, Adalric et ses hommes atteignent le Rhin.

« Holà ! bonhomme, n'as-tu point vu une jeune femme ?

— Hé si donc, je lui ai fait passer le fleuve voici quelques heures.

— Comment était-elle vêtue ?

— Oh ! pas bien richement, comme n'importe quelle pauvre femme ; tout de même on voyait bien qu'elle était de haute naissance.

— C'est elle ! Nous allons la rattraper. »



87 Après avoir traversé le Rhin, Odile, épuisée de fatigue, s'est arrêtée sur le bord de la route pour se reposer. Soudain, elle entend le bruit d'une galopade.

Affolée, la jeune fille se dresse ; ne pouvant fuir assez vite, elle se glisse entre les rochers qui bordent le chemin. De tout son cœur, elle prie Dieu de la protéger. A ce moment, rapporte une vieille chronique, le rocher s'entr'ouvre pour mieux la cacher, si bien que par la permission de Dieu, Adalric passe près de sa fille sans l'apercevoir.

Tandis que l'escorte s'éloigne, Odile, le cœur battant encore, reprend sa marche en remerciant la Providence.



88 Adalric rentre furieux à Hohenbourg.

« Puisque cette fille indocile refuse de m'obéir, je ne veux plus en entendre parler. Cette fois, c'est bien fini, elle ne remettra plus les pieds ici. »

La Duchesse Bereswinde a beaucoup de chagrin, plus peut-être que lors de la naissance d'Odile, car maintenant elle a connu la joie de vivre avec son enfant et voici qu'elle la perd de nouveau.

Le Prince de Germanie, vexé et déçu, retourne dans son pays. Et la vie habituelle reprend au château, comme si Odile n'y avait jamais été mêlée.



89 Durant ce temps, qu'est devenue la jeune Princesse?

Malheureusement, les vieilles chroniques qui nous racontent sa vie ne nous donnent pas beaucoup de détails. Il semble qu'Odile ait passé plus d'un an à errer dans le Brisgau, inconnue, solitaire, menant une vie très pauvre et parfois même obligée de mendier sa nourriture.

Quel cran il a fallu à cette jeune fille, qui avait retrouvé parents et fortune et vivait sans aucun souci, pour accepter d'errer ainsi, traquée, dénuée de tout ! Et tout cela pour être fidèle à sa vocation.

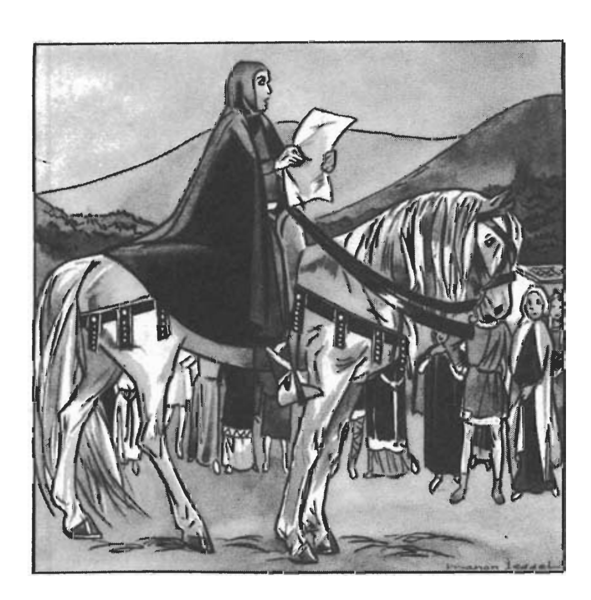


90 Peu à peu, la colère s'apaise dans le cœur d'Adalric ; il ne veut pas encore l'avouer, mais il a honte de sa conduite envers sa fille.

Il comprend qu'en refusant le mariage préparé, Odile voulait tout simplement suivre sa vocation.

Et puis, le Duc d'Alsace s'ennuie. Ayant appris à connaître sa fille aînée et à l'apprécier, son absence lui pèse.

Un jour, n'y tenant plus, il rédige une lettre destinée à Odile, et ne sachant où joindre sa fille, Adalric ordonne que cette lettre soit publiée à haute voix dans les villages.



91 Sur son ordre donc, des hérauts d'armes s'en vont proclamer dans tout le pays d'Alsace :

« Oyez, bonnes gens, les commandements de notre seigneur, le Duc Adalric : j'engage ma parole de Prince. Si ma fille Odile veut revenir en mon palais, je lui laisserai entière liberté de suivre l'appel de son cœur ; elle pourra vivre suivant la manière que Dieu lui inspirera. »

Surpris, les villageois commentent avec étonnement la nouvelle.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Perdue dans la foule, une humble femme a baissé la tête, semblant se recueillir.



92 C'est Odile qui vient d'entendre les paroles du héraut et qui se réjouit du changement d'attitude de son père.

Sans perdre un instant, et sans plus essayer de se cacher, la Princesse reprend le chemin de la Cour ducale.

Cette fois, le Duc Adalric l'accueille sans aucune réticence ; avec une joie profonde, il lui ouvre les bras et l'assure, à nouveau, de son consentement pour tout ce qu'elle voudra faire et devenir.

Petit à petit, l'influence de la jeune fille a transformé son père en chrétien qui accepte de se conformer à la volonté de Dieu.



93 A présent, Odile est pleinement en confiance avec son père.

Puisqu'il la laisse libre de mener la vie qu'elle désire, elle lui révèle le souhait formé depuis longtemps.

Tout d'abord, il y a son fervent désir de se consacrer tout entière au service de Dieu. Encore une fois, elle considère qu'elle a reçu trop de faveurs pour ne pas essayer de remercier le Seigneur en Lui consacrant sa vie. Elle va même plus loin : en Alsace, il existe de nombreux ermitages où se retirent des hommes pieux désirant vivre dans le silence et la prière ; il n'en existe pas pour les femmes.



94 Si Odile veut entrer dans une Communauté déjà existante, elle devra quitter sa province. Or, elle voudrait maintenant que, dans cette Alsace qui lui est devenue si chère, soit fondé un monastère. Elle pense avec juste raison que la prière des religieuses serait un bienfait pour le pays.

De plus, ces religieuses pourraient soigner les malades et accueillir les pauvres.

Pour exprimer son désir, Odile trouve des paroles convaincantes ; mais Adalric est déjà tout prêt à répondre aux souhaits de sa fille.



95 Pendant quelque temps, Adalric songe aux projets d'Odile. Il a maintenant accepté que sa fille devienne religieuse. Tans pis, la Princesse Odile ne sera pas l'épouse d'un grand seigneur.

Mais il y a encore chez le puissant Duc d'Alsace beaucoup d'orgueil. Il désire que sa fille aînée puisse tout de même avoir une situation conforme à son rang.

Il se promet donc de lui faire construire un couvent où elle pourra réunir de nombreuses compagnes qui viendront vivre avec elle.



96 Désireux de tenir sa promesse, Adalric cherche un lieu favorable pour bâtir le monastère.

Tandis qu'il réfléchit, une idée s'impose à lui : « Quel meilleur lieu de prière que la plate-forme du Mont Altitona. Pourrait-il bâtir meilleur couvent que ce château d'Hohenbourg dressé en plein ciel ? Pour des femmes désireuses de se retirer du monde, n'est-ce pas l'idéal ? »

Le Duc est aussi généreux qu'impulsif. En réparation de ses erreurs passées, il décide de sacrifier son château. Ce sera le couvent d'Odile.



97 Le Duc fait don à Odile du château et de toutes ses dépendances (le souvenir de cette donation est conservée encore de nos jours au Mont Sainte-Odile où l'on trouve une antique stèle dont les bas-reliefs reproduisent les détails de la cérémonie).

Des mains de son père, siégeant solennellement et coiffé de la couronne ducale, Odile, en longue tunique et la tête couverte du voile des vierges, reçoit les titres de propriété.

Mais si bien placés qu'ils soient, les bâtiments n'ont tout de même pas été construits pour servir de couvent. Il faut faire des transformations.



98 Immédiatement, Adalric fait entreprendre les travaux. Avec autant d'ardeur qu'il en avait mis à pourchasser sa fille, le Duc bouleverse toute sa riche habitation pour qu'elle devienne conforme aux désirs d'Odile.

De nouveau, des ouvriers de toutes sortes de corps de métier envahissent le mont Altitona. On abat les cloisons, on construit des cellules, on transforme toutes les pièces afin qu'elles deviennent propres à abriter des religieuses.

Odile est parmi les travailleurs, dirigeant elle-même les travaux, afin que le monastère convienne parfaitement à la vie qu'elle désire y mener.



99 Une fois encore, la montagne vosgienne change de destination. Aux temps barbares, en ces mêmes lieux, il y eut sans doute un culte rendu aux faux dieux. Puis, ce fut la forteresse romaine, et ensuite la magnifique résidence ducale.

A présent, c'est un couvent qui va s'élever et qui sera un lieu de prière, un lieu de refuge pour tous les malheureux, mais qui deviendra surtout le point central, le cœur de l'Alsace.

Durant des siècles, l'édifice élevé par la foi du Duc Adalric et par le grand amour de sainte Odile bravera les guerres, les révolutions et les injures du temps.



100 Avant même que les travaux soient complètement terminés, des jeunes filles ayant entendu parler du projet d'Odile viennent lui demander de se mettre sous sa direction.

Elles arrivent de tous les coins du pays. Odile se réjouit de les accueillir ; mais très certainement sa plus grande joie est de voir Roswinde, sa jeune sœur, être une des premières à vouloir se consacrer au service de Dieu.

Viennent aussi les filles de son frère Adalbert, dont les vieilles chroniques nous ont conservé les noms : Attalle, Eugénie et Gwendelinde.



101 Tant que durent les travaux d'aménagement, les jeunes compagnes d'Odile ne mènent pas encore tout à fait la vie des religieuses. Simplement, elles s'entraînent à devenir de meilleures chrétiennes.

Pour cela, elles ont la chance d'avoir tout près d'elles l'exemple vivant d'Odile.

Celle-ci, se souvenant des longues journées si riches et si pleines qu'elle a vécues au monastère de Palma, organise sa vie et celle de ses compagnes sur ce modèle.

Elles partagent leurs journées entre la prière, le travail ménager et les œuvres de charité.



102 Odile, qui avait connu la joie d'une solide instruction, veut que ses filles soient instruites de même. Aussi, les religieuses consacrent-elles de longs moments à l'étude.

Entre temps, les plus adroites transcrivent des manuscrits et les ornent de riches enluminures ; les autres brodent de merveilleux ornements.

Mais surtout elles s'entraînent à renoncer à tout ce qu'elles avaient connu jusqu'à présent. Presque toutes ces jeunes filles ont quitté des châteaux, des serviteurs, de riches habits ; maintenant elles vivent très simplement de pain, d'orge et de légumes cuits à l'eau et revêtent des robes de bure.



103 Bien sûr, le nombre sans cesse croissant des vocations cause une grande joie à Odile ; cependant, il pose aussi un problème à la petite Communauté naissante.

Les chapelles construites pendant l'aménagement du château se trouvent déjà insuffisantes, et les religieuses ont peine à y trouver place en temps ordinaire car, depuis la fondation du couvent, nombreux sont les villageois des alentours, et même les seigneurs des châteaux voisins, qui prennent l'habitude de venir assister aux offices à Hohenbourg. De ce fait, beaucoup doivent rester dehors.



104 Odile souffre de cet état de choses. Elle désire que tous puissent entrer dans la maison de Dieu et participer pleinement aux offices.

Aussi demande-t-elle à son père de faire construire une chapelle plus grande.

A présent, Adalric ne refuse plus rien à sa fille. La chapelle est bientôt construite ; Odile la place sous le vocable de la Sainte Mère de Dieu. Tout à côté, bâti au flanc de cette chapelle, se trouve un petit oratoire. C'est l'oratoire personnel d'Odile où elle aime se retirer seule afin de passer de longues heures en prière.



105 Lorsque tous les fidèles peuvent prendre place dans la chapelle agrandie, Odile songe à réaliser un projet qui lui tient fort à cœur.

Depuis son baptême, la jeune Princesse a voué à saint Jean-Baptiste une dévotion toute particulière, et elle désire faire bâtir dans l'enceinte du monastère un oratoire qui lui soit dédié.

Il ne faut pas s'étonner de ce nombre considérable de chapelles. Aux origines de la Chrétienté, construire une église en l'honneur de tel ou tel saint était considéré comme un des meilleurs actes de la vie chrétienne ; nombreux étaient les chrétiens riches qui consacraient une partie de leur fortune à cet usage.



106 Odile a donc décidé de construire une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste.

Elle hésite encore avant de faire entreprendre les travaux car elle ne sait pas très bien où situer ce nouvel oratoire parmi les nombreux bâtiments que comporte déjà le monastère.

Aussi, après avoir longtemps réfléchi, elle prend une grande résolution et, avec beaucoup de simplicité, elle prie saint Jean-Baptiste de bien vouloir lui faire connaître le lieu où il désire voir son culte se célébrer.



107 D'après les vieilles chroniques, voici comment saint Jean-Baptiste répondit à la confiance d'Odile. Le récit en est joli et très poétique :

En ce temps-là, il n'existait aucune horloge, encore moins de montre ; on ne connaissait l'heure qu'à l'aide de cadrans solaires, ou encore en appréciant d'un coup d'œil la hauteur du soleil durant le jour, et la position des étoiles durant la nuit.

Certaines personnes étaient fort habiles à ces calculs, et dans chaque Communauté une religieuse était désignée pour remplir cet office.



108 Hohenbourg ne manque pas à la coutume ; il existe une religieuse — la Sœur-horloge comme nous l'appellerions maintenant — chargée de ce soin.

Une nuit, cette religieuse sort de sa cellule afin d'observer le ciel pour savoir s'il est temps de sonner matines. La nuit est très belle. Soudain, l'attention de la Sœur est attirée par une extraordinaire clarté qu'elle aperçoit un peu plus loin. Une seconde, elle craint un incendie, mais vite elle se rend compte que cette lueur est d'une autre sorte.

Tout étonnée et un peu effrayée, elle s'approche et voit juste au milieu de cette lumière étrange Odile en prière.



109 Un peu rassurée, la religieuse regagne sa cellule.

Au petit matin, elle va trouver Odile et lui explique ce qu'elle a vu, lui demandant la signification de cette vision. Alors, très simplement ,Odile lui révèle ce qui s'est passé.

Tandis qu'elle était en prière, l'Abbesse avait vu tout à coup une lumière merveilleuse l'entourer. Au milieu, saint Jean-Baptiste était apparu, lui désignant l'emplacement où il désirait que soit bâtie la chapelle projetée.

Dans la journée même, Odile fait commencer les travaux, et lorsque la chapelle est terminée, elle aime y prier longuement.



110 Enfin les différentes constructions sont achevées. Hohenbourg est transformé en monastère. Les derniers chariots, portant pierres et poutres, sont redescendus de la montagne.

Il reste à faire la consécration solennelle. Un évêque de la région vient présider la cérémonie. Après avoir consacré le couvent, il reçoit les vœux d'Odile et de toutes ses compagnes, qui sont déjà au nombre de cent trente.

C'est fait maintenant : sur ce plateau dominant l'Alsace, de pieuses femmes vont passer leur vie à prier et à faire le bien.



111 Les malheureux de la région ont appris facilement le chemin du couvent.

C'est un incessant défilé : malades, affamés, infirmes viennent à tout instant frapper à la porte.

Les religieuses s'empressent de leur mieux. Elles reçoivent les pauvres, soignent les malades, et Dieu sait s'il y en a !

Cependant, malgré toute leur charité, elles ont parfois une hésitation : à cette époque on ne connaissait pas l'hygiène qui se pratique de nos jours ; très vite, les moindres blessures s'infectaient et devenaient horribles à voir.



112 Un matin, une des religieuses s'aperçoit qu'un de ces malheureux est étendu à la porte du monastère... Il a dû tomber, épuisé par la rude escalade, sans même avoir la force d'appeler au secours.

La Sœur alerte ses compagnes ; plusieurs s'approchent pour relever le pauvre homme ; mais à peine ont-elles fait quelques pas qu'elles reculent effrayées.

Quelle horreur ! c'est un lépreux. Son corps est couvert de plaies et les chiffons dont il a tenté de faire des bandages sont déjà infectés de pus ; tout son corps répand une odeur infecte.



113 Les Sœurs n'osent plus avancer, l'odeur est vraiment irrespirable, et la crainte d'attraper cette terrible maladie retient les plus courageuses.

Pourtant l'homme gît sur le sol : il doit souffrir, car il se plaint.

« Nous ne pouvons tout de même pas le laisser mourir à notre porte.

— J'ai honte, je sais que c'est un homme en détresse, mais je ne peux pas le toucher.

— Qu'allons-nous faire ? »



114 Une des religieuses se décide :

« Je vais prévenir notre Mère. »

Elle se précipite à travers les couloirs et va frapper à la porte d'Odile.

« Ma Mère, un pauvre est tombé à notre porte...

— Eh bien, il faut le relever et le soigner. »

La Sœur baisse la tête.

« Ma Mère, c'est un lépreux ; son corps est couvert de plaies : c'est affreux à voir... Il sent tellement mauvais... nous ne pouvons pas le secourir... »



115 Sans hésiter une seconde, Odile s'est levée.

« Allez lui dire qu'il prenne patience, je viens immédiatement. »

Pratique, l'Abbesse passe par la cuisine prendre un bol de bouillon. Elle choisit dans l'armoire aux remèdes le baume qui lui paraît le plus propice à soulager le malade, prend encore quelques rouleaux de toile bien propre, et ainsi chargée se dirige vers la porte.

Le malheureux est toujours étendu ; il continue de gémir. Un peu à l'écart, les religieuses le regardent ; elles ont honte de leur attitude.

Que va faire Odile ?



116 En arrivant près du mourant, à son tour, Odile est suffoquée par l'odeur répugnante. Une seconde, elle hésite, mais son amour pour le pauvre est plus fort que son dégoût.

Résolument elle s'agenouille près du malheureux, pose remède et bouillon, et prenant le lépreux à pleins bras, elle l'embrasse. L'effort qu'elle s'impose est si grand qu'elle éclate en sanglots.

Mais ce moment de faiblesse est de courte durée. Vite, l'Abbesse sèche ses larmes et entreprend de ranimer le malade. Tout en le soignant, elle crie : « Mon Dieu, s'il est possible, rendez la santé à ce pauvre homme. »



117 Enhardies, les religieuses se rapprochent. Soudain, l'une d'elles s'étonne :

« Il me semble qu'il sent moins mauvais. »

En effet, l'horrible odeur diminue.

Ce n'est pas tout : sur le corps du malade, voici que les plaies sèchent et se cicatrisent. Son visage hideux reprend forme humaine. Bientôt le malheureux se ranime, puis se redresse. Par un éclatant miracle, son corps est maintenant net et sain, comme celui de n'importe quelle personne en bonne santé.

Les Sœurs s'émerveillent ; Odile simplement remercie Dieu.

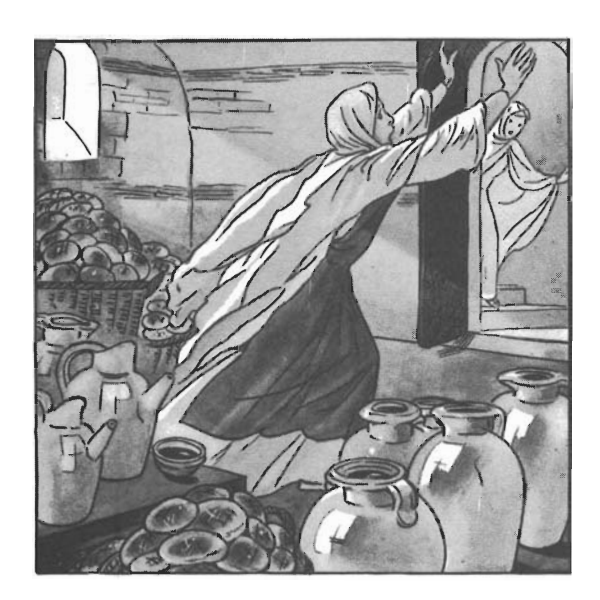


118 Le récit du prodige se répand dans les environs. Les malades accourent, de plus en plus nombreux. Les religieuses s'empressent, mais la Sœur préposée à la garde des victuailles commence à s'inquiéter. La Mère Abbesse a ordonné qu'après une si rude ascension, tous soient rassasiés suivant leurs besoins ; or, les provisions s'épuisent.

La Sœur économe va trouver Odile :

« Ma Mère, nous n'avons presque plus de vin.

— Voyons, ma Sœur, nous servons un Maître qui a nourri cinq mille personnes avec cinq pains, pourquoi donc vous tourmenter ? Continuez de servir. »



119 Obéissante, mais pas très convaincue, la religieuse retourne à son travail.

Grande surprise : lorsqu'elle doit préparer les vases servant à conserver le vin, voici qu'elle les trouve pleins jusqu'au bord et ce vin est, certes, un des meilleurs que l'on ait jamais bu au monastère.

Bien entendu, la religieuse crie au miracle. Encore une fois, la Communauté s'émerveille. Odile reste calme. Elle ne veut pas qu'on lui attribue le mérite de tous ces prodiges. C'est tout simplement la bonté de Dieu qui est en cause.



120 Bientôt, il ne suffit plus à Odile d'accueillir des malheureux dans son couvent. Elle va jusqu'au devant d'eux dans les sentiers de montagne. Presque chaque jour, elle se rend dans les villages qui s'étendent au pied du mont.

Montée et descente ne sont pas toujours très faciles. L'hiver, il y a une belle épaisseur de neige ; les sentiers sont glissants, on marche mal, la brume risque d'égarer les voyageurs trop hardis.

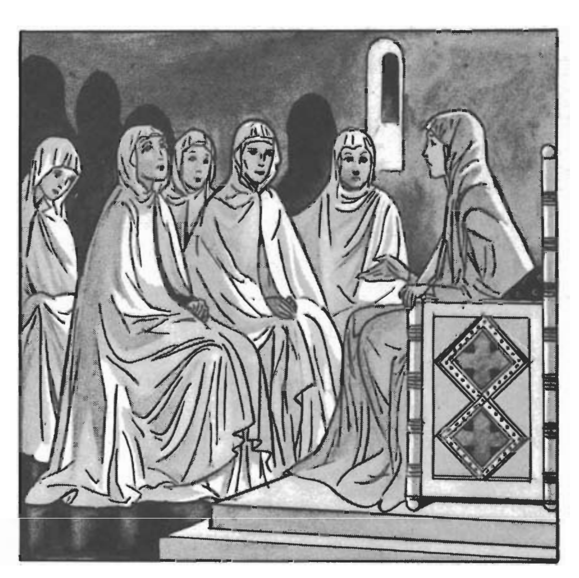
Odile ne s'inquiète guère de tout cela pour elle-même, mais pour ceux qui viennent jusqu'en haut de la montagne.



121 Odile réfléchit. Evidemment, lors de la fondation du couvent, ses religieuses et elle ont été très contentes d'être ainsi juchées sur ce mont, bien loin du monde ; il leur semblait alors être plus près du ciel et plus près du Seigneur.

Seulement, les pauvres, vivant dans la plaine et qui sont heureux de voir enfin leur misère soulagée, sont obligés de faire un long chemin, souvent pénible, et même parfois dangereux pour les plus malades et pour les vieillards.

Il y a aussi tous les infirmes, les impotents qui ne peuvent entreprendre l'escalade du mont. Ils auraient pourtant bien besoin de soins.



122 Que faire pour arranger tout le monde ?

Odile, au contraire de beaucoup d'entre nous, n'hésite jamais devant ce qu'elle croit son devoir, même s'il lui apparaît très difficile à accomplir.

L'Abbesse réunit son Conseil pour lui exposer le problème. Les Sœurs réfléchissent. Bien sûr, la solitude d'Hohenbourg est excellente pour les religieuses ; on est bien pour prier, si loin du monde, mais il faut aussi soigner les malades et ce devoir est aussi important que celui de la prière.



123 Finalement, la décision suivante est prise par le Conseil : Les religieuses garderont le couvent au sommet du mont Altitona, mais elles feront bâtir un hôpital juste au pied de la montagne. Comme cela, tous les pauvres du pays pourront y accéder facilement. Les Sœurs vaillantes et en bonne santé descendront au devant de leurs frères de misère, se remplaçant à tour de rôle pour assurer une permanence à l'hôpital.

Cette importante décision est vite connue dans la plaine. Le soir, près du feu, les pauvres gens se réjouissent.

« Les Sœurs vont venir jusqu'à nous.

— L'Abbesse Odile nous aime comme une vraie mère. »



124 Aussitôt dit, aussitôt fait ; Odile n'aime pas traîner dans l'exécution de ses projets.

Elle choisit en bas de la montagne une agréable vallée, abondamment pourvue de sources et d'ombrages, et elle commence à y faire élever un hôpital.

Le Duc Adalric et sa femme, qui, depuis la donation d'Hohenbourg à Odile avaient repris leur habitation d'Enneheim, s'intéressent une fois encore aux travaux de leur fille, Bereswinde surtout. La Duchesse se réjouit de la retrouver plus souvent et de pouvoir l'aider à soigner les malades.



125 Le nouvel hospice s'élève rapidement. Odile l'a placé sous le vocable de saint Nicolas.

Bientôt, il est plein ; c'est une trop bonne aubaine pour tous les éclopés de la région, assurés de trouver là bon accueil et bons soins.

Les religieuses se dépensent sans compter. Sans cesse, elles vont et viennent par les sentiers de la montagne afin de se relayer au chevet des malades.

Odile elle-même fait presque tous les jours la pénible ascension. Comme elle est souvent pressée, l'Abbesse ne prend pas les larges chemins ; elle escalade rapidement les raccourcis abrupts.



126 Malgré le dévouement des religieuses, ces allées et venues ne suffisent plus.

Quelques religieuses vont trouver l'Abbesse :

« Ma Mère, il n'est pas bon de laisser nos malades abandonnés à eux-mêmes ; ne pourrions-nous établir une demeure à côté d'eux, un second monastère, tout près de la montagne. Ce serait ainsi plus facile pour les soigner et les veiller jour et nuit. Il y aurait grand avantage à nous installer dans la plaine : là-bas on trouve de l'eau autant qu'on en a besoin, tandis qu'ici vous savez quelles difficultés ont nos Sœurs pour rassembler la quantité suffisante. »



127 Après réflexion, Odile ne tarde pas à accéder au désir de ses religieuses.

A côté de l'hôpital, un second couvent s'élève ; Odile choisit parmi ses filles celles qui lui semblent les plus aptes à soigner les malades et les envoie à ce qu'elle appelle déjà « le monastère d'en bas » ou plus exactement « Bas-Moutiers », ce qui, dans la langue du pays, se dit Niedermunster.

Il n'y a pas deux couvents différents. Il y a une seule Communauté répartie en deux maisons. Les religieuses du monastère d'en haut et celles de celui d'en bas restent très unies.



128 C'est au sujet de la construction de ce monastère que l'on raconte une des nombreuses légendes rapportées par les vieilles chroniques.

Un soir, Odile fatiguée se repose dans la cour du monastère, examinant les travaux. Un des ouvriers s'approche d'elle ; cet homme est chargé d'un bizarre fardeau. Il tient sur son épaule trois grosses branches de tilleul bien feuillues et fleuries. Il s'incline et les présente à Odile :

« Femme, dit-il, prends ces branches, plante-les ; mises en terre elles prospéreront et durant la suite des années elles abriteront de nombreux fidèles. »



129 Odile prend en souriant l'étrange présent. L'homme disparaît parmi ses camarades ; l'Abbesse ne le revoit plus.

Des religieuses se sont approchées, intéressées par la scène inattendue. Elles se mettent à rire.

« Eh bien, ma Mère, vous avez là un joli cadeau ; qu'allez-vous en faire ?

— On n'a jamais vu planter des branches en terre pour en faire des arbres. »

Odile cesse de sourire ; elle a reconnu dans cet homme quelque chose d'extraordinaire, c'est un envoyé de Dieu. Elle secoue la tête : « Je vais planter les branches. »



130 « Voyons, ma Mère, dit une jeune religieuse, ces branches proviennent d'un tilleul. Or, j'ai ouï dire que le tilleul portait malheur ; il produit des vers qui sont mauvais et risquent de nous nuire. »

Encore une fois, Odile secoue la tête.

« Ce que vous dites, ma fille, est un reste de superstitions païennes. C'est Dieu qui nous envoie ces branches. »

Tout aussitôt, elle fait creuser trois trous et elle y plante les branches en disant : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », chaque fois qu'elle met un bois en terre.



131 Bien que les religieuses soient habituées aux prodiges qui se passent autour de leur Mère, elles se mettent à sourire ; ces branches de tilleul ne leur disent rien qui vaille. Mais l'heure passe, il faut retourner aux exercices de la Communauté.

A l'aube, le lendemain matin, quelques jeunes Sœurs, voulant s'amuser, arrivent dans la cour. Elles sont sûres d'y trouver les trois branches de tilleul affaissées et leurs feuilles déjà mortes.

Surprise !... Les branches sont bien vertes et semblent plus vigoureuses que jamais ; nul doute qu'avec le temps il y aura là trois beaux arbres.



132 La légende dit encore que ces tilleuls sont devenus magnifiques et qu'ils ont vécu très longtemps, huit ou neuf cents ans. (Deux d'entre eux auraient péri dans un incendie sous Louis XIV, le troisième était encore debout à la fin du XVIIIe siècle).

Le tilleul est resté l'arbre de sainte Odile. Encore à présent, dans la cour du monastère destinée maintenant à l'accueil des pèlerins, il y a de magnifiques tilleuls à l'ombre desquels de nombreux fidèles, après avoir escaladé la montagne, viennent se reposer et déballent tranquillement les provisions d'un petit repas champêtre.



133 Durant tout ce temps, dans la maison d'Enneheim, le Duc et la Duchesse vieillissaient paisiblement. Adalric avait beaucoup changé depuis le temps de sa jeunesse alors qu'il n'hésitait pas à condamner à mort son premier enfant.

Maintenant, c'est un bon vieillard qui essaie de faire autour de lui le plus de bien possible. Depuis qu'il s'est senti vieillir, il a partagé ses domaines entre ses enfants, réservant simplement une grande partie de ses richesses afin de les remettre plus tard en hommage au monastère de sa fille.

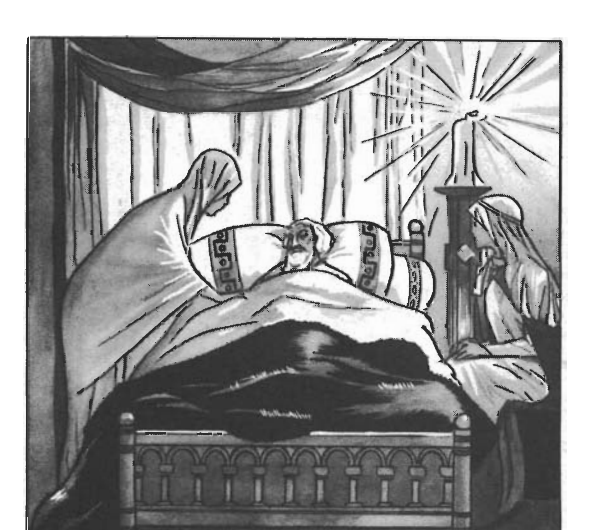
Il a renoncé également à administrer le duché d'Alsace. C'est un de ses fils, le Duc Adalbert, qui lui succède.



134 Très souvent, Adalric et Bereswinde montent retrouver Odile, leur chère fille. Adalric surtout se plaît au monastère ; il aime retrouver ces lieux où il a vécu jadis jeune et heureux, et qui sont maintenant, non point tristes, mais tellement paisibles.

Le voyage devenant trop rude pour les parents d'Odile, ils viennent demeurer dans une des dépendances du couvent, pour vivre leurs derniers jours tout près d'elle.

Peu de temps après, Adalric tombe gravement malade. Odile s'installe près de son père afin de le soigner de son mieux.



135 Elle ne le quitte pas, lui prodiguant les meilleurs soins, et surtout beaucoup d'encouragements, car le vieux Duc s'inquiète. Tout près de la mort, il ne peut s'empêcher de penser à ses erreurs d'autrefois, et il s'accuse. Odile, alors, lui parle de l'infinie bonté de Dieu et c'est dans les bras de la fille qu'il avait jadis repoussée qu'Adalric rend le dernier soupir.

Il est mort en paix, et si son épouse et ses enfants le pleurent, leur chagrin s'atténue en pensant qu'un jour ils se retrouveront tous près du Christ.



136 La mort d'Adalric cause un profond chagrin à Bereswinde. Les deux époux ont vécu ensemble une très longue vie, la séparation est dure.

La Providence accorde à Bereswinde la grâce de ne pas être séparée trop longtemps de celui qu'elle aime. Exactement neuf jours après le décès d'Adalric, la Duchesse d'Alsace s'endort à son tour du dernier sommeil.

Bereswinde est morte très doucement ; alors qu'elle était en prière dans une des chapelles de sa fille, elle s'affaissa tout à coup sur le côté, et lorsque des religieuses se précipitèrent vers elle pour la relever, elle était déjà morte.



137 L'inhumation des parents de sainte Odile se fait à l'intérieur même du couvent.

Certes, dans sa jeunesse, le Duc avait été un homme rude et encore barbare, mais grâce à la douce influence d'Odile, il était devenu peu à peu bon chrétien.

Les gens des villages se souviennent seulement de ses dernières années ; une grande foule monte pour assister aux funérailles.

Les corps d'Adalric et de Bereswinde sont réunis dans le même tombeau.



138 Après l'enterrement, Odile continue à pleurer et à prier pour ses parents. Elle fait de longues oraisons pour demander à Dieu le repos de l'âme de ceux qu'elle a tant aimés sur la terre.

Quelques jours après la cérémonie, l'Abbesse a une vision lui montrant son père entouré des flammes du purgatoire. Elle comprend que son père souffre encore à cause de la dureté qu'il lui avait jadis témoignée. Odile est bouleversée.

Les chroniques nous disent qu'à la suite de cette vision, elle passa cinq jours et cinq nuits sans manger et sans dormir, occupée uniquement à prier pour la délivrance de son père.



139 Au bout de ce temps, une nouvelle vision rassure Odile : grâce à ses prières, Adalric est entré dans la joie du paradis.

En souvenir de cet épisode, la chapelle où Odile a tant prié et tant versé de larmes garde ce nom. Il existe encore aujourd'hui, au Mont Sainte-Odile, la « Chapelle des Larmes ».

Au pied de l'autel, on voit une pierre creusée de deux empreintes. La tradition nous dit qu'elles sont celles des genoux d'Odile.



140 Après la mort de ses parents, l'Abbesse reprend ses activités habituelles ; elle partage son temps entre ses deux monastères.

Bien qu'elle ait nommé Supérieure à Niedermunster une des religieuses les plus capables d'assurer la direction de la Maison, elle continue à descendre assez souvent les sentiers du Mont Altitona.

Tandis qu'elle accomplissait une fois de plus l'un de ces voyages, pressée par le temps, elle choisit comme d'habitude un sentier escarpé. Or, voici qu'à mi-côte elle aperçoit un corps étendu.



141 L'homme a dû s'égarer. Est-il mort ou endormi? Odile se hâte d'approcher. C'est tout simplement un pauvre vieil aveugle qui, tentant de gagner Hohenbourg, s'est perdu dans le lacis des sentes forestières.

Par cette journée brûlante, il est tombé à bout de forces sur le bord du chemin. Sans doute y serait-il mort tout seul si Odile n'était passée par là.

L'Abbesse se penche :

« Que puis-je pour vous, mon brave homme ? »

L'aveugle a la fièvre, il gémit :

« J'ai soif ! »



142 Odile ne sait que faire ; si elle quitte le pauvre homme pour aller chercher de l'eau, il risque de mourir tout seul, abandonné au bord du sentier. Où trouver de l'eau sur les flancs de cette montagne alors que le soleil brûlant a desséché les moindres flaques ?

Odile n'hésite pas ; elle tient encore le bâton qu'elle emporte toujours pour marcher en montagne. D'un grand coup elle frappe le rocher:

« Mon Dieu, dit-elle, ayez pitié de cet homme. Il va mourir de soif si je ne trouve pas d'eau. »



143 Miracle ! L'eau jaillit, sortant d'une fissure du rocher. Un mince filet limpide coule jusqu'à terre.

Odile tend ses mains réunies en coupe, recueille l'eau, humecte les lèvres de l'infirme ; la fraîcheur du breuvage bienfaisant ranime l'homme qui, peu à peu, reprend des forces. Plusieurs fois, Odile renouvelle son geste. Avec l'eau, c'est la vie qui revient.

Lorsque l'aveugle est désaltéré, Odile lui demande :

« As-tu la foi ?

— Oui, répond l'homme, je crois en Dieu de tout mon cœur. »



144 Alors, trempant encore une fois ses mains dans l'eau fraîche, Odile lave les prunelles éteintes.

« Au nom du Christ, ouvre tes yeux. »

Ebloui, le vieillard discerne soudain tout le merveilleux paysage qui l'entoure ; il voit la religieuse penchée sur lui. Aux descriptions qu'on lui en a faites, il devine la Prieure d'Hohenbourg, celle dont on parle dans tous les villages, celle qui porte le nom de « Fille de Lumière ».

« Je vois ! », crie l'homme fou de joie.

Il voudrait remercier Odile, lui baiser les mains ou le bord de sa robe. L'Abbesse le calme ; elle n'aime guère toutes ces manifestations.





145 Puisque maintenant l'homme est ranimé et qu'il voit clair, Odile l'aide à se lever et l'emmène jusqu'à Hohenbourg. Il a encore besoin de soins, et, là-haut, on s'occupera de lui.

Dans la montagne, cependant, la source ne tarit pas, elle continue à couler... elle coule toujours.

Ayant appris le prodige qui s'est passé à cet endroit, des aveugles et des malades souffrant de maux d'yeux viennent à leur tour. Ils renouvellent le geste d'Odile, baignant leurs yeux et priant avec confiance. Beaucoup repartent guéris.

146 A présent, un étroit sentier descend de l'entrée de la plate-forme jusqu'à la source, que l'on appelle toujours la source Sainte-Odile.

L'eau qui y coule est très fraîche et très pure ; il y a encore de nombreux malades qui viennent s'y laver les yeux.

Mais celle qui fut une petite Princesse aveugle, l'ancienne Abbesse d'Hohenbourg, ne rend pas seulement la lumière aux yeux du corps ; très souvent, à ceux qui l'en prient, elle donne une lumière plus belle encore, une lumière qui éclaire l'esprit et le cœur, une lumière qui permet de comprendre ce que doit être une vie de vrai chrétien.





147 A Hohenbourg et à Niedermunster, les jours continuent à s'écouler paisiblement, tout remplis par les longues heures de prière ou par le soin des pauvres.

Mais les jours font bien vite des mois et les mois des années. Ces années commencent à peser sur les épaules d'Odile.

Elle qui a tant travaillé, tant prié, tant donné, sent maintenant faiblir son corps. Odile comprend qu'elle devra bientôt entreprendre le grand voyage.

Autour d'elle, les religieuses s'attristent. Que vont-elles devenir sans leur Mère?

148 Face à la mort, l'Abbesse d'Hohenbourg n'a aucune crainte. Durant toute sa vie, elle a fait de son mieux pour servir Dieu.

Avant de quitter la terre, elle veut donner ses derniers conseils à toutes ses filles, à toutes celles qu'elle aime comme une vraie mère.

Un 13 décembre, l'Abbesse réunit les religieuses autour du lit qu'elle ne peut plus quitter. De tout son cœur, elle leur parle longuement c'est un véritable testament qu'elle leur laisse. Oh ! ce n'est pas un testament ordinaire, elle n'a pas de fortune à distribuer. Ce qu'elle donne, c'est le meilleur d'elle-même, les conseils dictés par son cœur.



149 Les Sœurs écoutent attentivement ; avec un profond respect, elles recueillent les dernières paroles de leur Mère.

« Restez unies entre vous ; sachez vivre dans la simplicité et l'humilité ; ayez une foi vive.

Lorsque vous serez tentées, priez.

Travaillez sans cesse à devenir meilleures.

N'oubliez jamais qu'un jour, vous arriverez comme moi au terme de votre voyage sur la terre, et qu'il vous faudra rendre compte de vos pensées, de vos paroles et de toutes vos actions. »



150 Puis, ayant fini de parler, elle console ses filles qui ne peuvent contenir leurs sanglots :

« Ne pleurez pas : allez plutôt à la chapelle, priez et demandez pour moi la grâce d'une bonne mort. »

Bénies par la Mère Abbesse, les religieuses se retirent.

Odile reste seule. Pour parler à ses filles, elle a épuisé ses dernières forces. Elle ferme les yeux et une dernière fois se plonge dans une profonde prière.

Doucement, son âme se détache de son corps.



151 Après avoir bien prié, les religieuses reviennent vers la chambre d'Odile. Sur le seuil, les premières entrées s'arrêtent désolées. « Mon Dieu ! Notre Mère est déjà morte et elle est morte sans nous. Personne n'a recueilli son dernier soupir.

« Elle n'a même pas reçu le Saint Viatique. »

Une jeune Sœur s'agenouille et, dans une ardente prière très simple et très confiante, s'écrie :

« Mon Dieu, par pitié, faites que notre Mère revienne un instant parmi nous. »

Stupeur ! Odile, que l'on pensait déjà morte, ouvre les yeux ; elle regarde les religieuses groupées autour d'elle.



152 « Pourquoi venez-vous troubler mon repos ? J'étais déjà dans un lieu de délices. » Tout doucement, l'Abbesse gronde les Sœurs de l'avoir détournée, ne serait-ce qu'un instant, du chemin du ciel ; mais elle comprend le sujet de leurs craintes.

« Puisqu'il en est ainsi, que Notre Seigneur daigne une dernière fois descendre en moi par son Eucharistie ; ainsi je mourrai en sa grâce. »

Odile se redresse et s'agenouille sur sa couche. On va quérir le vase sacré où sont conservées les Saintes Hosties. Comme c'était la coutume alors, Odile le reçoit dans ses propres mains et se communie.



153 Puis, de nouveau, l'Abbesse se laisse retomber sur sa couche. Elle ferme les yeux et, paisiblement, rend le dernier soupir en présence de toutes ses filles. Cette fois, l'Abbesse d'Hohenbourg a bien quitté la terre.

C'était le 13 décembre, aux environs de l'an 720.

La petite Princesse d'Alsace, la grande Abbesse qui a mené si belle œuvre a maintenant achevé sa vie terrestre ; mais au ciel sainte Odile va veiller sur sa chère Alsace, sur sa patrie et sur toute la Chrétienté.

Autour du lit, les religieuses s'agenouillent.



154 Lorsque l'Abbesse est retournée à Dieu, un glas est sonné dans les chapelles. Le triste son des grosses cloches de bronze se répercute au loin. Dans la plaine, les gens s'interrogent :

« C'est Hohenbourg qui sonne le glas. L'Abbesse Odile, notre Abbesse est morte. »

Aussitôt, délaissant les travaux des champs, les soins de la maison, tous les gens des villages environnants s'empressent de monter jusqu'à Hohenbourg.

Une dernière fois, tous veulent revoir celle qui a été si bonne pour eux.



155 Ainsi qu'Odile l'avait prévu avant de mourir, son corps reste exposé pendant huit jours dans la chapelle de saint Jean-Baptiste. Et c'est durant ce temps un défilé incessant de pauvres et de riches qui viennent souvent de bien loin.

Au bout de huit jours, le corps de l'Abbesse est déposé dans un tombeau de pierre, et ce sont des funérailles solennelles.

En grande pompe, le clergé officie. Naturellement, toute la foule est là et, déjà, dans ses rangs, les uns et les autres murmurent : « Sainte Odile, priez pour nous. »



156 C'est presque spontanément que le nom de « sainte » a jailli des lèvres des fidèles. Peu de temps après, l'Eglise a ratifié cette appellation.

Dès le Xe siècle, on retrouve d'anciens manuscrits qui fixent la fête de sainte Odile au 13 décembre, jour de son entrée au ciel.

Déjà, les pèlerins s'étaient succédé sur le tombeau d'Odile, priant et demandant des grâces souvent obtenues.

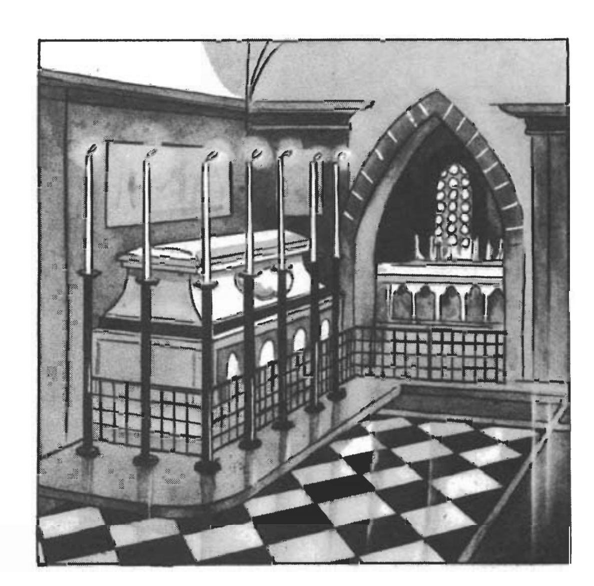
Depuis plus de 1.200 ans le pèlerinage continue.



157 Après la mort d'Odile, les guerres et les révolutions ont souvent porté atteinte au couvent et au pèlerinage.

Mais il est merveilleux de constater qu'après chaque destruction, guerre ou incendie, l'abbaye a été relevée et le culte de sainte Odile est demeuré vivant.

Parfois, la période de ruine est longue ; elle s'étend sur des années, même des siècles. Qu'importe ! les pèlerins ne se découragent pas pour autant ; ce n'est pas l'abbaye, si belle soit-elle, qu'ils recherchent : c'est le souvenir de la sainte de Lumière.



158 Or, par sa situation, le monastère d'Hohenbourg est destiné à être souvent victime des guerres et des bouleversements de toutes sortes.

Il y a d'abord les incendies. Monument de pierre dressé sur l'un des plus hauts sommets des Vosges, l'abbaye attire la foudre et le feu ravage les bâtiments.

Puis, il y a les bandes de pillards, les brigands qui détruisent, saccagent et ajoutent les incendies qu'ils allument à ceux provoqués par les orages du ciel. L'Alsace est si souvent un champ de bataille !



159 Les Hongrois passent au Xe siècle, puis les Armagnacs, les Bourguignons, les Rustauds et les Anglais.

Un des pires moments pour le couvent est celui de la Réforme, au temps des sanglantes batailles des guerres de religion.

En même temps qu'Hohenbourg, le monastère de Niedermunster subit les mêmes outrages. Lui aussi est pillé, brûlé ; un dernier incendie le ruine complètement, et on ne le reconstruit plus.

Niedermunster est moins précieux que Hohenbourg qui reste le « haut lieu » d'Alsace, le monastère de sainte Odile.

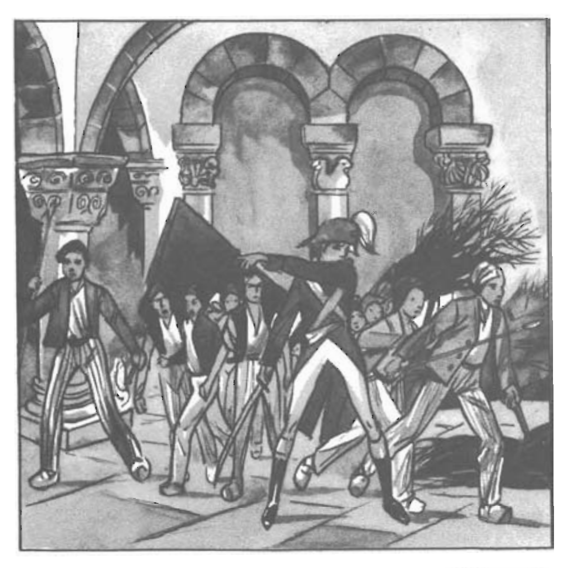


160 Malgré tous ces malheurs abattus sur l'abbaye, le tombeau de sainte Odile était demeuré intact. Jamais personne n'avait osé ouvrir le sarcophage de pierre.

C'est seulement en mai 1354 que sur l'ordre de Charles IV, empereur d'Allemagne, le tombeau est ouvert.

A l'émerveillement de toute l'assistance, le corps de sainte Odile est retrouvé intact.

Des mains de l'évêque présidant la cérémonie, l'Empereur reçoit une importante relique. Puis, soigneusement, le tombeau est refermé.



161 Une autre période dramatique a été celle de la Révolution française.

Des religieux Prémontrés étaient alors gardiens de l'abbaye et du tombeau. En raison des persécutions de l'époque, ils durent fuir et passer le Rhin; deux d'entre eux, inquiets du sort d'Hohenbourg, se cachèrent dans les environs. Ils apprirent qu'une fois de plus le couvent avait été pillé. Dans leur rage destructrice, les révolutionnaires n'avaient pas craint de faire ce que jamais aucun pillard n'avait osé, c'est-à-dire ouvrir le tombeau de sainte Odile.



162 Les profanateurs en furent pour leur peine, car, prévoyant les risques que courraient les restes de sainte Odile, des fidèles inconnus avaient eu la prudence d'enlever les reliques et de les cacher soigneusement.

Ces mêmes inconnus remirent plus tard secrètement les reliques à leur place.

Peu de temps après, un prêtre du pays, le chanoine Rumpler, achète les ruines d'Hohenbourg mises en vente par les autorités civiles. Son premier soin est d'aller vérifier si les reliques de sainte Odile sont toujours là.



163 Il gravit la montagne en pleine nuit; le pays n'est pas sûr et sa démarche risque d'être mal interprétée.

Arrivé au sommet, à la lueur d'une chandelle, il fouille les ruines d'Hohenbourg, retrouve le cercueil et, aidé de quelques amis sûrs, il emporte avec lui les précieux ossements. Avec plus de précautions encore qu'à l'aller, le chanoine et ses amis redescendent la montagne pour mettre à l'abri les saintes reliques.

Pendant cinq ans, les restes de sainte Odile demeurent à Ottrott. Ils sont cachés dans un coffret très soigneusement dissimulé dans le mur d'une cave.



164 Comme à chaque période de guerre, les pèlerins continuent de monter jusqu'au sanctuaire détruit, et là, agenouillés parmi les ruines, ils prient.

Dès que la situation le permet, le chanoine Rumpler demande l'autorisation de ramener les ossements de sainte Odile dans leur tombe primitive.

Et c'est le 6 octobre 1800 qu'une grande procession chantant le « Te Deum » rapporte les reliques de sainte Odile dans son monastère. Pour l'Alsace, c'est un jour de joie. Mais Hohenbourg ne devait pas encore connaître la paix.



165 Il serait trop long de narrer, jour par jour, année par année, toutes les souffrances du monastère.

D'autres guerres surviennent encore. Le territoire et les ruines du couvent passent de mains en mains. C'est seulement en 1853, grâce à une souscription publique, que l'Alsace entière rachète le Mont Sainte-Odile et offre ce cadeau royal à son évêque.

L'abbaye est relevée, des religieuses viennent l'occuper. Elles reprennent l'ancienne tradition des compagnes d'Odile. Elles reçoivent les pèlerins et assurent la garde du tombeau.



166 Comme du temps d'Odile, les sentiers sont sillonnés par les voyageurs.

Bien sûr, il y a maintenant une large route qui permet aux cars de parvenir jusqu'à l'entrée du couvent, mais de nombreux pèlerins préfèrent l'effort de la marche. De plus, la rude montée en pleine nature, avec devant les yeux un magnifique paysage, prépare bien à la prière.

Certains montent par curiosité, pour admirer le paysage. Heureusement, d'autres, beaucoup d'autres, montent pour passer près de sainte Odile quelques jours de prière et de silence.

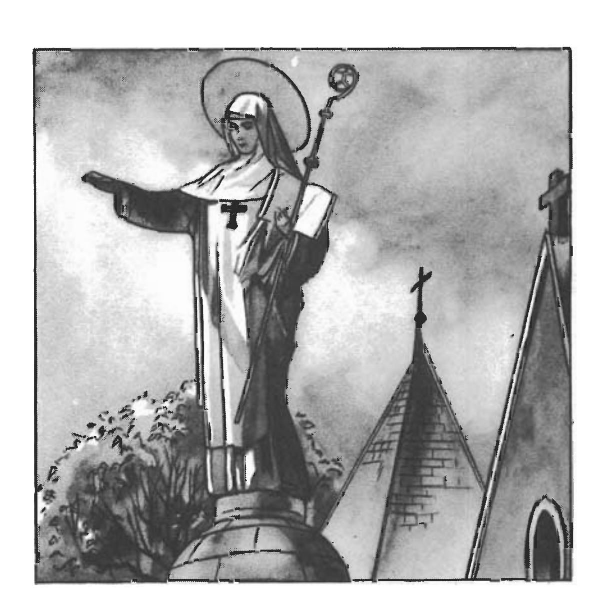
On compte environ 75.000 pèlerins par an.



167 Il existe à « Sainte-Odile » une très belle coutume : c'est celle d'une adoration perpétuelle assurée par des groupes d'hommes de toutes les paroisses d'Alsace.

Tour à tour, les délégués de chaque village montent au monastère. Durant vingt-quatre heures, deux par deux, ils assurent une garde permanente auprès du Saint-Sacrement.

Lorsqu'un village descend, un autre vient de monter. C'est comme si l'Alsace elle-même entretenait une prière perpétuelle pour demander à sa sainte Patronne de la garder chrétienne.



168 Au flanc de la chapelle, s'élève un petit clocheton surmonté d'une très haute statue représentant l'ancienne Abbesse. Celle-ci, debout, tient d'une main la crosse, insigne de sa dignité, tandis qu'elle étend l'autre main dans un grand geste de bénédiction qui embrasse toute la plaine d'Alsace.

Dès que l'on approche du Mont et que l'on découvre les bâtiments, c'est immédiatement ce grand geste de bénédiction qui accueille les voyageurs ; c'est encore lui qui garde les pèlerins lorsqu'ils redescendent vers la plaine.

Sainte Odile, gardez-nous dans la lumière !

Table des matières

